

La fin du jour

Talé

Philippe

Avec Gagi
plus aimée que jamais

Pour
Flora, Silva, Alice, Wilfried, Ariane et Camille

" Wir sind doch alle Bettler"

Martin Luther

"Nous ne sommes finalement que des mendiants. "

*"Ceux qui croient en Dieu
y pensent-ils aussi passionnément
que nous, qui n'y croyons pas,
-à son absence"*

Jean Rostand

"Il est des soifs qui ne s'en vont pas en buvant"

François Rabelais

Ceux qu'on a aimés vraiment

Ceux que, vraiment, on a aimés, corps et âme, il n'est pas vrai qu'ils meurent.

Une mère, un père, des frères, des soeurs ont disparu... Des amis très chers... Pourtant ils ne sont pas invisibles.

Que dire d'une épouse bien aimée ?

Elle n'arrête pas de vous regarder. Et vous ne cessez de la voir .

Elle ne parle plus. Or vous entendez distinctement sa voix et même ce qu'elle dit en silence.

Vous allez déposer des fleurs sur sa tombe. Mais elle vient ensuite avec vous longer la mer et parler aux mouettes.

Votre chien s'immobilise brusquement: il l'a reconnue.

A table, vous n'êtes pas seul puisqu'elle est assise à sa place habituelle, en face de vous .

Le sentiment l'emporte sur le raisonnement; le lyrisme sur la logique? Heureusement !

Avec des mots de tous les jours et pourtant inaudibles et indéchiffrables pour les autres, vous vous parlez encore.

Conversation ininterrompue.

Nul ne comprendra

Nul ne comprendra parce qu'il n'en aura rien à faire

Nul ne comprendra et pourtant il n'y a rien là de compliqué...

Nul ne comprendra parce que ça fait tout de même trop de choses à s'expliquer

Nul ne comprendra parce qu'il ne saura pas deviner

Nul ne comprendra parce qu'il ne voudra pas savoir.

Ni la clairvoyance qui rend parfois méchant, ni la jalousie qui fait la mauvaise foi

Ni le bruit qu'on écoute en vain, ni le silence qui reste secret,

Ni la bienveillance appliquée, ni même la plus sincère amitié

N'auront à personne permis de comprendre combien tu me fus précieuse,

Gagi,

Et combien, sans toi, je suis anéanti...

Anéanti au point de désirer un plus total néant...

Dormir! Et ne plus me réveiller. Pour ne plus jamais savoir que tout est fini!

Il est des mutilations invisibles. Nul ne comprendra

Nos mains

Nous tirions sur la même corde
Pour traîner quoi ? Pour aller où ?
Conscients au milieu de la horde
Au milieu de tous, entre nous.

Oui, nous n'étions, je vous l'accorde
Que trop souvent sur les genoux
Mais par chance ou miséricorde,
En sachant demeurer debout.

Nous suivions notre propre pente,
Un jour montée, un jour descente...
Tout en cherchant le bon chemin.

Rien ne nous semblait impossible,
Tant qu'étaient encore sensibles,
L'une serrant l'autre, nos mains.

Des mots

J'aurais voulu trouver des mots
Ingénus, simples, sans jactance,
De bonheur et de pénitence,
Sans éclat et sans importance,
Que seul consacre le silence
Sans qu'en retentisse l'écho

J'en avais assez éprouvé
Que je n'ai pas osé te dire:
Ils ne m'ont pas semblé suffire...
Ils t'auraient pourtant fait sourire:
On dit l'amour comme on respire
Il n'est pas besoin de rêver.

Depuis que tu ne m'entends plus
Je te célèbre, je te chante
Pour échapper à l'épouvante
Qui, la nuit noire, me tourmente...
Je te pleure et je me lamente
Le reste n'est que superflu!

Mais si le ciel est habité
Et s'ouvre sur d'autres aurores,,,
Si cet Inconnu qu'on adore
N'est pas le seul à s'y enclorre
Puisse-il rassasier encore
Notre appétit d'éternité !

S'en sortir

"Je m'en suis sorti"

Expression courante. On se félicite, on se flatte, d'avoir échappé à une situation embarrassante, voire périlleuse;

Qui peut si facilement oublier le "sort"?

Le sort qui, pour une part souvent obscure mais toujours considérable, nous a faits ce que nous sommes. Qui nous a placés dans un temps, dans un monde, un environnement, une famille où nous avons été "éduqués" c'est à dire "conduits vers un ailleurs", préparés par les idées des autres, dirigés, introduits pour des bonheurs que d'autres, moins chanceux, n'auront pas connus ni peut-être même imaginés. Ou pour des calamités insoupçonnées .

Créanciers et devanciers, soucieux de ne pas gaspiller l'héritage.

S'en sortir ne suffisait pas. Encore fallait-il se rappeler d'où l'on "sort" pour savoir où on peut aller. La main que vous tend un aveugle même bienveillant n'est pas sûre. Peut s'avérer redoutable le chemin que vous propose un visionnaire. L'amitié même est parfois un piège inconscient.

L'amour non plus, pour exaltant et sûr qu'il soit, il n'est pas certain qu'il fasse toujours échapper à la médiocrité

Entre les repus satisfaits et ceux qui restent sur leur faim, je veux préférer ceux qui ont plus d'appétit que de dîner... Certes. Mais, s'il faut éviter de se gaver, il n'est pas interdit d'apprendre à goûter. Il est des soifs qui ne s'en vont pas en buvant .

Que de faiblesses, que d'hypocrisies, que de lâchetés sont investies dans le vocable modération!

C'est moi

C'est moi, Jeshua,...après une bien longue absence...
 Mais si ça fait longtemps qu'on ne s'est pas parlé,
 Alors que tant de gens, ces tartuffes, t'encensent,
 Moi, du moins, je n'ai pas cessé de t'engueuler !

Le pape triomphant sur son trône d'aisance,
 La luxure et l'orgueil, dans l'Eglise accouplés,
 Dis-moi, n'est-ce pas là fâcheuse complaisance
 Qu'ils puissent prospérer sans avoir à trembler?

Comment souffrir à moins de manquer de décence
 Tant de bonne conscience et de luxe étalés ?
 Devant un tel amas de sordide licence
 Peut-on, sans en rougir, garder les yeux voilés?

J'étais sincèrement jadis de tes fidèles.
 Par la même ferveur je me trouvais rebelle...
 Il n'est pas défendu de te prendre au sérieux !

On sait qu'il est facile à l'honnête sémite
 De s'inventer, autant que de besoin, des mythes
 Nul n'en doute, en cet art tu faisais des envieux.

Aussi bien savais-tu produire des miracles,
Pourchasser les démons,expliquer les oracles;
Le ciel intervenait sans cesse pour le mieux.

Avec le temps se sont éloignés les orages.
Si,des rêves d'hier,tous n'ont pas fait naufrage,
Le cœur est plus serein;et,plus humbles,les yeux.

Si je te rencontrais au hasard du voyage
J'aimerais qu'entre nous le dialogue s'engage...
Compagnon d'autrefois, du temps grave et joyeux,

Ce serait moi,l'ami,sans procès ni sentence,
Qui te dirais, mais sans esprit de pénitence:
"J'eus tort ! Pardonne-moi;je t'avais pris pour Dieu!"

Réalité

Tendres ou cruels, s'il est sensible. Indifférents, s'il les a oubliés. Exigeants, s'il est aboulique etc... chacun s'invente des parents selon ses fantasmes.

Il en est de même pour le monde, -tel qu'on l'ignore, tel qu'on l'assume, tel qu'on le refuse.

Regard excessifs sur ce qui nous semble être sa réalité. Qui conduit d'un excès à l'autre. Mélange incongru d'extase et d'orgie.

Le fanatisme, qui croit tout savoir, et le scepticisme, qui doute de tout, relèvent du même aveuglement... Comment s'étonner qu'un "gauchiste" devienne si facilement "fasciste", comme on l'a constaté au cours des récentes décennies ? Tous les "ismes" sont de même souche et l'on peut sauter d'une branche à l'autre, aisément, de bonne ou de mauvaise foi...

Autrefois (y a-t-il donc si longtemps ?) nous rêvions de "refaire" le monde.

Maintenant, l'âge venu mais la rage rentrée, on songe surtout à ne pas, avec lui et malgré soi, se défaire trop vite.

Un abîme entre l'idéal d'hier et la réalité d'aujourd'hui ! Mais, dans la nuit, comment ne pas rêver de l'aube ?

Qui peut s'accepter déchu ?

Le bonheur d'avoir été

J'en conviens,j'ai mes autels,
Mes rites,mes oratoires...
Je n'en peux mais,-je suis tel
Que m'a construit mon histoire!

Est-il des dieux immortels ?
Est-ce un mal rédhibitoire
Q'un vieux rêve d'éternel
Vous fasse tenter d'y croire?

Il n'empêche,en vers,en prose,
Sans voir cette vie en rose,
Je rêve d'éternité.

Il n'est pas vrai que l'on meure
Tant que,même seul, demeure
Le bonheur d'avoir été.

La vieillesse

Elle consiste, quand elle est sage, à se convaincre du bien-fondé de ce qu'il faut subir...

Pourquoi tant de gens s'astreignent-ils à croire en "Dieu" plutôt que de perdre leurs illusions d'éternité? De ce fait, nous avons des réserves mythologiques inépuisables - sans cesse renouvelables. Il nous faut une "vie montante" qui refuse la déchéance et même la monotonie..

La "foi" est inconscience: c'est une chance. Rêves d'une enfance qui demeure: risque de voir les feux de la foi ne rien laisser que les cendres de la joie, pour paraphraser Jacques Prévert. Aveuglement, c'est à dire croyance; sinon mensongère, du moins incertaine. Ou contrainte: le pire ! Pas une adhésion, un entêtement. Pas une fidélité, un recours. Il arrive même qu'elle se fasse arrogance, par l'obscur appréhension de sa fragilité.

La "petite soeur espérance", qui passe aussi pour une "vertu", n'est qu'un appel, une aspiration, un crédit, une désespérée ou secrète fidélité. Le cri de quelqu'un qui se noie. Peut-être un soudain et irrésistible transport de bonheur

C'est la seule force des pauvres.

N'abîmez pas l'espérance de ceux qui n'ont pas d'avenir.

Ne pensez pas déranger une étoile si vous cueillez une fleur

Offrez des roses même à ceux qui n'ont plus d'odorat

Nativité *

Malgré l'indescriptible et joyeuse pagaille,
Les naïfs angelots nasillaient leur chanson
Devant l'enfant Jésus, le cul nul sur la paille,
Qui rayonnait pourtant d'étonnante façon.

Et tous, l'âne et le boeuf, les chèvres, la volaille,
Marie et les bergers, leurs chiens, à l'unisson
A ce tendre petiot de si chétive taille
Souriaient Sans penser lui mettre un caleçon!

Seul, le Joseph faisait la gueule, fort déçu :
Ce même lui pissait déjà presque dessus,
Zizi tant bien que mal calé entre deux billes.

Près de lui s'inquiétait un pastoureau surpris.
Joseph le rembarra comme un vrai malappris:
"C'est que moi, cher Monsieur, j'attendais une fille"

*

* Sur une idée d'Eduardo Galéano.

Au monde

Pourquoi met-on des enfants au monde ?

Il y en a déjà trop dont beaucoup meurent faute de soins.

Jadis on faisait l'amour. Un enfant s'annonçait qu'on acceptait ou qu'on refusait. Maintenant, c'est un choix, c'est à dire un pari et il n'est pas dit que le risque mène au succès!

Le nouveau-né sera peut-être merveilleux. Un temps.. Vous serez ébloui par son sourire. Mais ils pissera et déféquera copieusement dans ses langes. Vous passerez des nuits blanches parce qu'il hurlera en perçant ses dents. Il sera pitoyable de fièvre et vous en serez malade. il bavera, se fera des bosses avant de savoir marcher. Vous serez en extase parce qu'il aura dit; ma-man, pa-pa, -sans soupçonner heureusement (mais ça vous amuserait !) qu'il vous dira merde avant longtemps...

Pendant cinq ans et plus vous ferez des heures supplémentaires, vous, Monsieur, du lundi matin au samedi soir et le jeudi, jour de congé, vous irez " garder" des garçons trop débiles, ou trop dangereux, pour qu'un "patronage" les accepte. Quant à vous, Madame, tout en veillant toute la journée et tous les jours sur les chérubins, vous préparerez l'agrégation ,ce qui n'est pas une mince affaire quand on ne peut suivre les cours.

Les enfants auront donc grandi. C'est à dire qu'ils se seront éloignés. C'était nécessaire même si vous l'avez naïvement trouvé prématuré.. L'école, le lycée... Et voilà qu'il n'y a plus personne.

Ils se sont déclarés invisibles (on avait constaté qu'ils étaient devenus mal-voyants) c'est à dire que leur vie ne vous "regarde" pas...Ils ont des copains;les parents ne sont plus de leur monde..Heureux êtes-vous s'ils dînent encore en même temps que vous;c'est ,semble-t-il un honneur qu'on vous fait.Mais s'ils se chargent aussi, et de bon gré, de la vaisselle,estimez-vous justement prédestinés.

On aimait(trop ou mal ?) "ses" enfants. Ils n'en sont plus: difficile de ne pas croire en ce qu'on désire !

Vous n'êtes pas morts. Mais "défunts" c'est à dire sans "fonction".Apparemment...Dur de n'être plus indispensable ! L'illusion est une incontinence de l'inconscient .

Dérisoire? Tout à fait !.Mais rien moins qu'irréel et de façon courante.Voyez comme les amis de votre âge sont gênés quand vous faites allusion à leur progéniture

Encore une chance, si vous n'êtes pas devenus un objet de répulsion.

Parce que vous n'êtes que ce que vous êtes et il y a belle lurette qu'il vous ont jugés(jaugés) sans complaisance.Peut-être même parce qu'ils ne sont,eux-mêmes que ce qu'ils sont et vous en rendent,plus ou moins consciemment,responsables.

Quoi qu'on nous ait fait(quoi que vous ayez voulu) croire,il n'est pas vrai que l'enfant est le fruit de l'amour.Il n'en est pas nécessairement l'effet .Il peut même en être le poison .

On est très peu de temps "maman".Et "papa".moins encore.Les enfants de maintenant sont comme des saumons génétiquement modifiés:ils grandissent cinq fois plus vite.Nul besoin de traitement particulier:le cirque du siècle produit ses animaux savants .

La famille, cour d'amour ? Non, de justice. Où ceux qu'on tient pour des juges, même bienveillants voire laxistes, sont traités en accusés par ceux qui n'ont même pas été considérés comme prévenus...

Aimezvous. Tendrement, passionnément, fidèlement...
La vie est si courte ! L'amour n'est pas qu'une affaire de galipettes sur un matelas. C'est l'oeuvre de toute une existence.

A deux.

pourtant" si nous devons le refaire, nous referions ce chemin" Comment se passer de ces anciens bambins, soudain barbus et grisonnants!

D'autant moins qu'ils nous laissent parfois, de bien beaux souvenirs qui, plus ils s'éloignent, plus nous touchent

Ce n'est pas rien d'avoir un peu "existé pour" quelqu'un... D'avoir été celui sur qui on pouvait compter... Nulle idée de calcul, de mesure, de profit... Quelle plus grande chance pour des parents ? En fait "compter" pour un autre c'est n'être rien... que soi. Sans faux-semblants, sans fioritures ni performances, pitoyable peut-être. Moins beau, moins intelligent, moins fort que d'autres ? Sans doute. Mais l'idée ne peut venir de comparer. L'affection ne connaît pas l'affectation. C'est elle: maman! C'est lui, papa! "Parce que c'est elle, parce que c'est lui": ce qu'ils diront un jour, souhaitons-le, (bien que la mode n'en ouvre guère le chemin - à une (seule) femme, à un (seul) homme...

A la surprise du surveillant qui le croit égaré, ce bout d'homme de neuf ans se présente au Lycée avec ces simples mots: "Je suis le fils de maman"... Le plus bel hommage qu'on puisse rendre à sa mère! Il y a des attachements heureusement plus forts que celui du cordon ombilical. (Tu as toujours été, pour nous trois, LA référence. Et sûrement aussi pour beaucoup d'autres)

On le voit grandir(on en est fier) sourire et pleurer(mais qu'il est bon de consoler de gros petits chagrins!) mentir parfois mais sans malice(il faut bien se préserver des regards même complices)...On voudrait le "garder",intention bien ambiguë, quand il déteste bientôt même qu'on le mette en garde.On aimerait,non sans culpabiliser, le retenir alors qu'il doit se libérer...Vous vous croyez son père,alors qu'il refuse inconsciemment toute idée d'ascendance,voire de priorité? Ce n'est rien;attendez seulement qu'il vous croie son fils.

Etiez-vous autrement à cet âge?

Le temps passant, il arrivera peut-être que le père dise trop haut des sottises(pour s'affirmer !)ou même qu'il s'encanaille,ce brave homme !Ne croyez pas que ce sera mal vu:il est possible qu'il y perde du "prestige" mais il y gagnera peut-être de l'affection,sinon de l'estime.Car alors,-enfin!-il ne sera plus un "modèle" qui s'impose,cette sorte de patron,au sens couturier,qui sert de prototype,avec un gabarit,des mesures et des formes à reproduire...

Ce que j'ai retenu de mon père,-mais je ne l'ai que trop peu connu,-c'est qu'il était incomparable à mes yeux.Autres temps.

Sans doute n'était-il pas sans défauts(encore que je ne lui retrouve que des qualités) mais je doute qu'à quelque moment de sa vie,dans la paix, la guerre ou l'après-guerre,quelqu'un l'ait jamais accusé d'un méfait,encore moins d'une forfaiture ou même seulement d'une vraie faute.

Pour moi,le moment ne vint jamais,où,selon l'expression cruelle mais à la mode, le fils doit tuer le père...Un homme serait-il rarement l'ami de son fils?Heureux s'ils ne deviennent pas,sinon hostiles,du moins étrangers...Faillite d'une espérance impossible ?Il est heureusement des enfants qui redonnent vie à leurs parents...

Si je me sentais le droit de dire:"Je suis le fils de papa",ce serait comique à mon âge mais j'en serais fier! Je tenterai de le penser tout bas .Je n'oserais le crier sur les toits.

Salut,Jacques-Henri,à qui ses enfants,comme à leur mère, disaient "vous"avec un respect qui n'était pas que viscéral.Emporté si jeune...Je suis maintenant votre"ancien" de trente ans...

Nous avons besoin l'un de l'autre.Vous seriez demeuré mon père.Et mon ami.

Gagi n'avait pas eu de "père".Comme elle vous aurait aimé!

Et comme vous auriez été fier de votre nouvelle fille!

Réminiscences

Ils élaboraient des systèmes
Complicés,- tous ces gens de bien!
Je crois bien que Jésus lui-même
A tout ça n'aurait pigé rien.

Chacun,dans son orgueil extrême,
Enrageait d'y mettre du sien!
A s'en tenir à leurs barêmes
Peu nombreux étaient les chrétiens.

Ils se baladaient,prétentieux,
Eclairant le Terre et les Cieux
En plein jour!...Avec leur bougie !

Admettons une bonne fois,
Que, dès que disparaît la foi,
Apparaît la théologie ...

*

Nous avons pris une autre route
Quêtant d'autres éternités,
A nos espoirs mêlant nos doutes
Et les matins neufs ont chanté .

Exils

Il n'y a d'exil que si l'on a quitté son royaume.

Mais ceux qui n'en ont pas connu sont-ils moins frustrés que ceux qui se sont abusés.

Un royaume ! Pas celui qu'on donnerait pour un cheval, selon la formule ambiguë que prête Shakespeare à Richard.

Un royaume!

Non pas un Etat, moins encore un empire....Une patrie qui serait un canton. Un foyer, un langage, des comportements, un climat, un jardin. un "foyer"

Un domaine mais partagé. Une liberté par elle-même gouvernée..

Ce royaume peut être un héritage; il n'est pourtant pas héréditaire.

Il se fonde sur un terroir, s'y enrichit pas ses racines, se forme de connivences secrètes et d'horizons familiers, de senteurs et de saveurs, de bruits coutumiers, d'effluves de forêts de pins, de dialogues longuement entretenus avec les boeufs et les chevaux dans les pâturages, de longue contemplation de la mer brillant dans le soir tombant au-delà des digues, de la nonchalance gourmande des grappes dorées sur les ceps (bien bonnes après nos longues courses à bicyclette par les chemins du marais sur lesquels semblait veiller le lourd clocher roman, à moins qu'il ne somnole depuis dix siècles sur son éperon de roche).

Sans oublier les grosses anguilles (les charbonnières) grillées sur la braise, sitôt que pêchées, dont le fumet était si appétissant, le goût si raffiné ! Ni les grenouilles, tranquilles sur les mares, avant d'être embrochées sans pitié, pauvres bêtes.

Il serait injuste,et même stupide, d'affirmer qu'on a le sort qu'on mérite.Nous sommes d'abord un aboutissement,conséquence et dépendance réduction ou complément, de ceux qui nous ont faits et de l'environnement qui nous façonne,corps et âmes, à son tour.Mais les semences ne sont pas toutes bonnes,ni tous les terrains, féconds...

Si tu n'étais pas près de moi,Gagi,je me sentirais ici en exil.

Ma terre,que tu avais choisie,est ici.

Mon ciel est ailleurs.

Princes charmants

Sans doute attendais-tu quelque prince charmant
 Qui, d'entre tes amis, montrât le plus grand zèle...
 Quand on est, comme toi, gracieuse demoiselle
 A quinze ans, qui pourrait ne pas rêver d'amant ?

Désireux de t'aimer au-delà du moment
 Sans doute en avais-tu sous les yeux le modèle
 Assuré de rester, à tout jamais fidèle
 Intelligent et beau, riche de sentiment,

Ce beau Prince charmant, tu le voyais venir
 En chaleureux garant d'un heureux avenir
 A cet âge on a droit à toutes les promesses...

On devine en tes yeux, d'avance, quelque émoi
 Car celui qui s'en vint sortant d'une grand'messe,
 Ni prince, ni charmant... ce fut seulement... moi!

*

J'en garde encor au coeur comme une cicatrice
 Comment donc ai-je osé lever les yeux vers toi !
 Mais ce foyer, dont toi, tu fus la fondatrice,
 Je le sais, que tu fus heureuse sous son toit!

Nous eûmes nos deux fils en nous gardant d'attendre,
 Tous deux princes, chacun à sa propre façon.
 Charmants sans que l'on eût à faire la leçon
 Et notre amour se fit de jour en jour plus tendre.

Ce jour où je t'ai vue est à jamais béni!
 Je ne puis y penser jamais sans qu'il me grise..
 Faut-il qu'un jour mauvais un tel amour se brise ?
 Il ne nous a manqué, Gagi, que l'infini...

Retour à l'enfance

On tire un trait définitif sur ce qu'on a été? On veut procéder sinon à une rupture, du moins à ce qu'on estime une libération?

Illusion. Nul ne se délivre de son passé.

On choisit encore, parfois, ce qu'on est. Pas ce qu'on a été.

L'indépendance, - et d'abord vis à vis de moi-même-, j'y ai très (trop) tôt prétendu, comme font la plupart des immatures... Moins grave que comique. C'est en entrant à la Mission de Paris que je l'ai vraiment voulue, non sans quelque excès, cette indépendance. Comme un devoir? Non! Comme un droit. On ne libère personne en s'enfermant soi-même.

Fils de paysans, je me voulais ouvrier. Pas comme le menuisier, le maçon ou le forgeron de mon village... J'arrivais d'un pays, émergé il n'y avait pas si longtemps, où l'homme, resté loin des villes et dans sa nature primitive, n'avait été, bien entendu, ni touché par les Lumières, encore moins inquiété, loin d'en être bouleversé, par les mini-séismes de la Réforme. Aucune vraie commotion, jusqu'alors, dans ces âmes pour lesquelles le Monde était naturellement, la Chrétienté laquelle, d'office, détenait un rôle directeur, à la fois (et d'abord) quotidien, puis eschatologique.

Or, très rapidement à la suite des déportations diverses et des bouleversements qui en avaient résulté, la Société, comme on disait encore, avait partout évolué. Il y avait eu, avec une morosité politique persistante malgré les grands mouvements de l'époque, la révélation de scandales, de répressions trop précipitées pour être innocentes, de collusions ouvertes ou hypocrites... L'Eglise elle-même, en la personne du cardinal-archevêque de Paris, battait sa coulpe !

J'avais vingt ans... Je n'avais jusqu'alors connu aucun péril, rien donc ne me faisait peur.

Il fallait susciter un monde nouveau. Des revues catholiques-dont il était prudent d'ignorer officiellement les thèses dans les séminaires(il en existait encore) et qui osaient penser et s'exprimer en dehors des schèmes de Thomas d'Aquin, nous y incitaient. Demeuraient en grande majorité ceux, dont parlait déjà Montalembert, "qui avaient le culte du sommeil". Et ceux, peu nombreux mais d'autant plus fiers d'être aux avant-gardes, que tenait éveillés l'état, reconnu misérable et rien moins que chrétien, du monde. Un monde que l'on voulait nouveau...

C'était prétendre, fût-ce implicitement, remplacer l'ancien!

Autre flagrante illusion. Cette église qui n'était plus l'empire, était dans son esprit et dans la coutume de ses fidèles, restée bien proche de Constantin, et n'entendait pas s'en éloigner.

De ce monde "catholique", il existait un duplicata "international": le parti (on disait le "Parti" comme d'autres l'"Eglise"...). Il devait unir les "masses" (chaque secte a son vocabulaire) pour créer une Société nouvelle où tous seraient "camarades"... Il ne s'agissait plus de "théologie" mais de téléologie: il y aurait un "sauveur", il allait naître. Ce ne serait pas un individu, mais "les masses". Une organisation fondée sur la production et le partage, une autre vision de l'avenir et du "salut commun".

Il y a des gens qui ont besoin de croire, comme d'autres, de boire. J'en suis.

Maçon à Beauvoir, menuisier à Challans, forgeron à St Jean ? Jamais de la vie ! Saint Ouen, la banlieue rouge, la banlieue bouge, c'était l'avant-garde. J'y trouvai un emploi à la Somua. Métallo dans des conditions communes à tous les compagnons, c'était difficile mais pour nous, sans modestie excessive, c'était un choix qui touchait au sublime !

Nous étions un petit nombre et tout à fait hors des normes du temps. La considération qui colle aisément à l'exception n'était pas absolument inopérante en ce qui concerne à la fois notre courage et nos bravades.

J'étais,- je me croyais,-comme toi René,devenu ouvrier du bâtiment rue Marcadet, comme toi Jean-Pierre,de Belleville,métallo tout neuf mais compétent,comme toi, Léon,vrai frère de François d'Assise,qui bossais de nuit aux Papeteries de Nanterre ,comme toi Jean-Le qui finiras pourtant comme proviseur de Lycée à Kaboul, bref,comme la vingtaine de copains,apôtres endiablés que nous étions tous,- je me croyais" homme nouveau".Ingénuité merveilleuse, touchante,emphatique.Et absurde.

A l'usine,"Philbert" résonnait sans doute mal.Sitôt connu,trop tôt sans doute reconnu,-mais quelqu'un qui ne parle pas de baise,de fric,de lotto, d'enfants et,malgré lui, qui a l'air d'en savoir plus sur quelques sujets surprenants-,ne passe pas aisément inaperçu-,acopiné,je devins "Phil".Diminutif ambigu : pour certains qui demeuraient méfiants, j'étais seulement Phil-ippe...

Ce n'était pas un nouveau baptême : nulle initiation n'avait accompagné l'initiative. Mais,pensais-je avec une candide sincérité, une véritable intégration.J'étais du "milieu", -alors que dans mon comportement tout n'était que synthétique: à la fois logique et artificiel.C'était promotionnel,-quand je ne finissais pas de me réduire.Je faisais partie d'une autre variété sociologique. "Je",c'était Philippe.C'était quoi?

L'illusion serait éphémère mais violente.

Un simple balai vous signale,vous marque,vous classe.Il peut apprendre aussi à regarder et à comprendre : la perception n'a rien à voir avec la logique.On sent avant de s'expliquer.

Mais que signifie s'introduire dans un monde d'où tout un chacun, même sans espoir,cherche à s'extirper ?

J'étais devenu ouvrier "spécialisé". Glorieux pour quelqu'un qui, même s'il n'est pas bon à rien, n'a justement rien d'un spécialiste en mécanique.. Je savais, pour m'en féliciter(?) que c'était le bas de l'échelle; celle de ceux qui vivent à la petite semaine, ne peuvent attendre la fin du mois et demandent un acompte chaque samedi. Mon bleu de travail me consacrait. L'habit faisait peu à peu le moine, - ou l'effaçait !

-Tu vois là-bas, le type aux cheveux noirs et frisés, qui bosse sur un tour? Tu vois ? C'est un curé .

-Un curé? Tu déconnes ou quoi ?

-Un curé, j'te dis. Enfin pas un curé d'église. Il crèche dans un hôtel pouilleux de la rue des Rosiers. Moi je n'y foutrais pas les pieds... Il est venu trimer ici. Avec nous...

-Pour voir...

-Pas du tout ! Il est à la CGT. Au Mouvement de la Paix: c'est même lui le responsable pour tout Saint Ouen et on est du monde ... Il en veut ! A la dernière manif, il a été piqué par les flics; un coup de poing lui a cassé une quenotte!

- Merde alors. J'aurais pas imaginé.

*

Evidemment tout le monde ne comprenait pas. Se faire chier à la Somua, ce type qui pourrait être si bien ailleurs... Et qui voulait faire sa vie à l'usine. En demeurant "curé"! La pilule ne passait pas.

Bientôt, il ne fut plus "curé" pour personne, - pas plus qu'il l'avait jamais été pour le Cardinal de Paris.

.C'était un vrai copain, un peu singulier, sur lequel on pouvait toujours compter,- trop peut-être pour demeurer anonymement l'égal de tous.

Il était "Philippe".

On le savait "croyant" mais sa foi était fort proche de celle qui travaillait pour des lendemains qui chantent. D'une confrérie nouvelle, chaleureuse et fragile.

Je n'étais plus que Philippe ?

Illusion! Malgré des variantes même essentielles, on demeure ce qu'on a été, bon gré mal gré..

Sûr dans ma nouvelle foi plus que je l'avais été dans l'ancienne, bien conscient de ma peine sinon de mes dons, je pétai le feu. Or les camarades se défendaient, eux et leurs enfants, avec prudence, méthode et persévérance. Moi, je fonçais à tout propos. Ils se battaient pour la vie. Moi, pour la Justice. Et pour la gloire !

Je parlais bien, comme on dit. Mais trop. Autant j'étais utile et estimable pour les compagnons, autant je devenais, pour le chef d'atelier -dont la production était naturellement le premier souci -consciencieusement insupportable .

Malgré la "mission" (encore un mot qui collait mal à une démarche concrète) de délégué d'entreprise, en principe intouchable, je fus "viré" à cinq reprises. En trois ans.

On connaît la suite.

L'Eglise était revenue à ses vagissements. Le Parti "épurait" sur ordre, c'est à dire qu'il se souillait en se séparant de ses meilleurs militants, nos camarades les plus chers.

Loin de se renouveler, le monde prenait un coup de vieux. Contre les choix, fussent-ils héroïques, contre les "hérésies" naissantes, s'inventaient et se dressaient d'âpres orthodoxies. La foi ne serait pas une aventure et moins encore un rêve. Ce serait un dépôt. Sous clé.

Avec d'autres, je compris enfin que si j'étais bon pour le "ministère de la parole", ce n'était ni dans une église (cela je l'avais d'emblée, compris) ni dans un atelier de métallurgie (où la Parole se faisait parfois mensongère ou tout au moins publicitaire), mais tout simplement dans une école où s'éclaircissaient quelques modestes mystères, se formaient des caractères, se constituaient des existences, et se refaisait lentement le monde (cela, je le croyais alors).

Ce fut la fin du second exil.

Une remontée en enfance...

Alterna carmina

Beau visage d'enfant, ouvert sur la fenêtre,
 Qui, venu le printemps, déjà pense à l'été,
 On dirait qu'il a su rêver avant de naître....
 Puisse-t-il ne jamais pleurer d'avoir été !

Car hélas! il devra vite le reconnaître,
 Le bonheur n'est jamais ce qu'il fut souhaité,
 Et cela que la vie avait semblé promettre
 N'était rien qu'illusoire et vaine éternité.

Tout bonheur a sa fin, toute rose se fane,
 Le sacré le plus pur se délite en profane...
 "Alterna carmina" comme on dit en latin.

Toi, Gagi, tu n'as pu, trop sage et trop modeste,
 Croire ce dont on dit qu'une étoile l'atteste...
 Qui, sans fièvre, se peut prévaloir d'un destin?

*

Mais tu savais comment s'épanouissent les roses
 Poser un regard neuf sur d'humbles vieilles choses..
 Et, modeste, inventer de radieux matins

Que de maîtres!

Papes, ayatollahs, Grands Rabbins, *-que de maîtres
 Pour dicter ce qu'il faut pratiquer et penser,
 Questionner et répondre, interdire et permettre !
 Et prêts à décréter, le bon sens, insensé...

C'est l'amour ingénu qui passe après la lettre,
 C'est le rêve suprême enserré de lacets,
 C'est la terne apparence où les mots s'enchevêtrent,
 C'est l'avenir que met à genoux le passé...

Vous demeurez debout ? Ils seront sans pitié:
 L'inquisiteur, caché sous la feinte amitié,
 Est aveugle devant l'infini d'une larme.

Papes, Ayatollahs, Grands Rabbins? Dites non
 A ces gens qui n'ont rien de sacré que le nom .
 La foi n'est pas un fief. Et Dieu n'est pas une arme .

* " A force de découvrir Dieu, ils vont finir par
 l'enrhumer"

Picabia

Pensées noires

Ne te connais pas toi-même. Pas trop...N'en déplaie à Socrate, qui cherchait sa vérité derrière le goulot...

Mieux vaut ne pas trop se "percer": on peut s'ouvrir sur le vide.

Sans vouloir pour autant s'ignorer totalement, au risque de s'enfler ou de se dégrader.

Savoir qu'on n'est pas une destinée.

Eviter de n'être, avant l'heure, qu'un déchet.

Ne pas s'inquiéter des regards: vous croyez qu'on vous observe alors même qu'on ne vous voit pas. Personne ne regarde personne: même ceux qui s'aiment vraiment, espèce en voie de disparition, ont besoin de se tenir eux-mêmes...à l'oeil .

Inutile de vous déguiser: vous demeurez insignifiant.

De ceux qui fascinent, on se venge. Le mépris va pour les autres. Ou la compassion.

Chacun meurt avec son secret. Qu'il n'a pu décrypter.

Les grands mots ne coûtent rien. N'écoutent rien...

Ce siècle avait deux ans...

**Ce siècle avait deux ans...plus vingt.A mi-janvier,
Dans St Eloi(Vendée) on attendait un ange
Quand vint un enfançon,fâché qu'on le dérange;
Qui rugissait au point qu'un diable eût pu l'envier!**

**Il octroyait au tout-venant des coups de pied ..
La sage-femme avait du mal à s'en défendre
Cependant le foyer flambait dessus les cendres
Où l'on avait chauffé toute l'eau de l'évier.**

**Sans mal,le chérubin put s'aiguiser les dents,
Et prit forme, tout en faisant dans sa culotte...
Eut-il un peu d'esprit grâce à quelques calottes?
On le trouvait lunaire,il n'était qu'imprudent !**

**Il fut,et demeura le même et différent,
Il grandit(comme on dit)incohérent et sage ,
Avec des mots divers mais un même visage.
Délirant,raisonnant,rebelle,déférent,**

*

Soudain il fut saisi par un grand idéal !
(Car tout peut arriver même aux mauvaises têtes...)
Un charpentier sémite, à ses intimes fêtes,
L'avait convié. Du coup, il devint son féal.

L'apôtre est, on le sait, cousin du chimpanzé:
S'il arrive que l'un en l'autre dégénère,
Lui, fut en même temps les deux, quoique ordinaire,
Farfelu téméraire et compère avisé.

Il vécut de travail débile et de pain noir,
De nouvelles chansons et de vieilles sentences,
De péchés innocents, d'injustes pénitences,
Il voulait que le ciel s'enflamme...Le Grand Soir !

Il est de vrais devoirs et de faux interdits
Que ne confondaient pas le Maître ni sa bande...
Des faux-culs, ennemis de toute sarabande,
On sifflé que c'était de dangereux bandits!

Le cercle en fut peiné sans en être ébahi:
On sait dans quel réduit se rassemblent les traîtres...
Or, -fidèles avant que de se croire prêtres-
Au dernier chant du coq, eux, n'avaient pas trahi.

Sans doute ils avaient fait un peu trop de boucan.
Impie, on se voulait une sorte de mage
Il évita pourtant le piège des images...
Ont passé les saisons sans qu'il change de camp

*

Mais sans faire son jeu des fantômes d'antan.
Il reconnaît avoir cru parfois aux oracles:
Quand Gagi apparut un beau jour...Un miracle !
S'était donc accompli l'impossible,entre temps:

Tous deux ont partagé leurs bonheurs,leurs émois,
Les rêves,leurs chagrins,leur tendresse et leur âge ,

Hélas,elle l'a quitté pour l'ultime voyage...
Ce vieil enfant, en deux mille quatre,...c'est moi

*

Je le sais sans effroi, mon temps s'est écoulé.
On s'éteint dès avant que s'épuise la flamme!
Du moment que n'est plus celle qui fut votre âme,
D'un royaume,on se meurt à jamais exilé.

La meilleure moitié

Il m'arrivait parfois de dire
Candidement, sans air coquin,
Qu'à nous deux nous ne faisons qu'un
Pour le meilleur et pour le pire

On aurait pu certes sourire:
Moi, naïf bien plus qu'un chacun,
Sans n'être rien qu'un mannequin
Je me croyais beaucoup d'empire.

En fait, - bien haut je le proclame -
Nous n'étions qu'un coeur et qu'une âme:
A deux nous étions un entier.

Mais, avec bonheur je l'ajoute,
C'était toi, sans le moindre doute,
Gagi, la meilleure moitié.

Ecrire

C'est une nécessité.J'écris pour me concentrer et me détendre. Pour survivre.

Je le sais bien, qu'il y a des vérités indicibles et des sentiments que les mots ne peuvent exprimer.Mais comment s'empêcher de tenter de se les dire à soi-même? Elan de tendresse soudaine,manifestation latente de gratitude.

Les plaisirs et les chagrins infusent notre esprit et notre chair:ils n'en finissent pas de s'éclairer et de s'obscurcir.Des certitudes appellent des mystères;des questions se muent en visions.

Vivre c'est marcher sur un fil jusqu'au jour où l'on tombera, exténué.

Pas plus que l'amour,la fidélité n'est un décret;pas même un choix.Bien ou mal réussie,elle est un état.Pas un but;encore moins un destin.C'est pourtant un don:devenir l'autre n'est pas commun.

Ainsi donc, écrire c'est te "retrouver",Gagi.C'est à dire,en toi, le meilleur de ce que j'ai été.

Tout attachement est une attache.Heureusement! Rien ne serait plus triste quand vraiment on a aimé, que de sentir"détaché".

La religion ne relève plus guère que de l'artisanat local...Elle ne relie personne à personne et rien à rien.Le bonheur c'est quand ce qui fut vraiment sacré le demeure -contre vents et modes.

Toi,Gagi, tu observais volontiers le ciel mais tu
préférais les plantes aux étoiles.

J'ai toujours aimé les gens qui pensaient mal,si
volontiers dénoncés par ceux qui ne pensent pas du tout.

Par bravade autant que par conviction,j'ai
processionné dans le mauvais sens autour du totem,au
risque de me heurter à la bonne foi et à l'impatience des
prosélytes...

Pas toi: tu suivais sans éclats ton chemin tant que tu
le trouvais bon mais sans t'imposer à personne.

J'avais besoin de toi,Gagi!

Pour être!

J'écris pour nous ressusciter..

Tout-Puissant?

**Été, printemps, hiver, automne
 Entraient tous dans notre maison.
 Quelle que soit l'heure qui sonne,
 Neige, vendange, fenaison,
 Pour nous chacune était la bonne:
 Il n'y avait pas de saison.**

**N'était lame ni forteresse
 N'était ni château ni blason,
 Notre force était la tendresse
 Sans échauguette ni donjon,
 Nul ennemi qui nous agresse,
 Nul à qui demander raison .**

**Nous aimions retrouver la vigne
 Ancienne -en ses raisins nouveaux.
 Nous savions lire entre les lignes
 Et découvrir entre les mots
 A la fois la forme et les signes
 La terre cuite et les émaux**

**A la fois le ciel et la terre,
 Et le chagrin et la chanson,
 L'entendement et le mystère,
 L'apprentissage et la leçon,
 Nous étions les commanditaires
 D'une insuffisante rançon.**

**Notre amour n'était pas un leurre:
 Il était de l'âme et du sang.
 Il était de ceux qui demeurent
 Fervents, dans les coeurs innocents...**

*

**Qui donc a décrété qu'on meure,
 Que vous appelez Tout-Puissant?**

Croire ?

Croire, c'est accepter de ne pas savoir.

C'est faire confiance.

A qui ?

Toutes les "prophéties" sont des mensonges. Non que les prétendus prophètes nous trompent toujours délibérément. Ils sont sincères, du moins ceux qui, de leur vie, paient leur foi. Mais les meilleurs, plus encore que les pires, sont commercialisés par des maffias, qui se disent des églises.

Calcul ou illusion, on croit volontiers ceux qui promettent ce qu'on espère. Comment se refuser à ce à quoi on aspire au plus profond de soi, quand la "foi" relève bien moins d'une conscience claire que d'une affectivité religieuse devenue seconde nature?

L'âge venu, tout en demeurant imprégné d'une sorte de "théologie du postulat" (pour employer les termes de Théodore Monod) on sourit mais on s'émeut des rêves d'enfant... Dieu nous aimait ? Normal, tout le monde nous trouvait aimable. Il nous punirait si nous agissions de travers ? Rien d'étonnant : on nous assurait, non sans raison parfois évidente, que lui "désobéir", comme aux parents, c'était se faire du mal à soi !

Il était la logique mystérieuse du monde ? Quel repos pour l'esprit ! Il était donc rassurant et aisé de "croire". D'autant que Dieu avait un visage et une histoire : il s'était fait homme. Comme nous ! Il nous avait parlé. A nous ! L'âge du catéchisme, - qui parfois dure longtemps, - n'est pas celui où l'on doute.

Le temps, qui "neige sur la tête" a eu raison de l'irrationnel printemps.

Jeshua,

-Qui, bien loin de s'être jamais proclamé dieu

-n'aimait pas les prêtres

-dont on avait manipulé la chronologie pour les besoins de la religion montante(en moins de quatre siècles la "date" de sa naissance avait changé officiellement plus de quatre fois,jusqu'au jour où pour chasser des esprits "Sol invictus",le dieu cher à Constantin,on remplaça les festivités anciennes par celle de la nativité)

Jeshua,

-qui,tout Unique qu'on le proclamât, se vit rapidement cerné par toute une bande de saints(façon de récupérer un polythéisme bien intégré),

- lui, le Juif sans doute noiraud,représenté sous la forme d'un Aryen aux yeux bleus et aux longs cheveux blonds,

- qui n'adorait que Dieu,

fut adoré!

Les papes, ces malins,avaient gagné.

Mais nous avons perdu la foi.

Et Dieu,à nos yeux,avait, à proprement parler, perdu la face...Combien d'entre nous, et des plus engagés, ont connu ce cataclysme intime?

C'était une bien émouvante mais si dérisoire niaiserie que de se croire,sur une infime planète, à travers des milliards de milliards d'étoiles, repéré ! Et aimé! Et même choisi(élu!) par l'éternel créateur des mondes! Nous l'avions cru . Spontanément. Ou parce qu'on avait su nous le faire désirer...

La présomption est aussi le fait des faibles.

C'est parce que nous avons besoin de lui que nous avons inventé Dieu. "La superstition est plus injurieuse à Dieu que l'athéisme" remarquait Diderot. La foi toute simple n'est certes pas un affront à quelque divinité mais reste une inconvenance. Tout penauds dans nos loques, nous affirmions que le roi était notre cousin. Nous n'étions pas les seuls à le penser et il se peut que cela ne fasse de mal à personne tant que la douceur de croire ("fût-ce à l'enfer", comme le notait Anatole France!) ne se change pas en fureur de soumettre: l'inquisiteur s'en vient vite alors avec le feu du bûcher

Pour comprendre, il faut croire; pour croire il faut comprendre. On ne sort pas du cercle herméneutique qui chagrinait Paul Ricoeur. Encore faut-il admettre que la "foi" souvent n'est pas une réponse, et peut même simplement résulter d'une absence de questionnement. Mais, s'il a été une fois ébloui, qui peut vraiment, même en pleine nuit, penser que le soleil n'existe pas?

Démonstration? Non! Constat...

Réflexion? Non! Fascination.

Dieu n'a de visage que dans celui des vivants.

A la "foi", préférer "l'espérance" qui, même brûlante, mêle l'humour et la crainte, le rêve et la mort, le désir et l'illusion, l'assurance et l'humilité.

Elle se partage mais ne peut tolérer de médiateur officiel.

Celui qui espère, avec timidité et peut-être confusion, c'est un croyant qui s'ignore et ne cherche pas à "savoir".

Dieu, s'il existait, aimerait, s'il pouvait aimer, cette touchante simplicité.

Cette manière de croire sans prêtres et sans dogme, c'était la tienne, Gagi. Je la tiens, mais plus inquiète, de toi.

Parlerons-nous de charité? Ce mot charrie trop de calcul, d'impertinence et d'hypocrisie. Et d'arrogantes confréries sous couvert d'héroïques comportements

Ou bien il évoque l'amour brûlant, quasi orgasmique, d'une Thérèse d'Avila pour un être mystique qu'elle imagine.

Ou bien il fait allusion au bien qu'on fait, qui se doit d'être discret pour n'être pas qu'une couverture de l'injustice.

Pour un coeur sincère, il y aurait tant à faire qu'on ne s'en sort pas. Il nous reste de vivre dans l'équité, sans trop d'illusions.

Tu ne parlais jamais de "charité": tu étais naturellement bonne sans ces excès soudains qui ne sont que des feux de paille.

D'ailleurs tu n'avais pas besoin de beaucoup de mots: ton visage savait tout dire, même l'ineffable. Respectueuse du mystère, tu ne récitais pas non plus de credo. Bien loin de toi l'idée de soulever des montagnes: tu n'aurais pas su où les poser

Anniversaire 5 mars

Sans doute il me serait facile,
Et c'est vrai que j'en suis tenté
De t'offrir des vers bien dociles
Tout brûlants de sincérité !

Mais...les mots ne sont qu'un asile
Quand bien même ils sont patentés,
Et sans qu'on ait rien d'un basile
Restent loin de la vérité .

Ainsi je serrerais les dents,
Et bien qu'à mon coeur défendant,
Je ne te ferai pas de poème .

Or pour te dire mon amour,
Passionnément et pour toujours
Voilà que j'en ai fait quand même...

Jardinage

J'ai retrouvé une vieille feuille toute jaunie où tu t'étais appliquée, comme à ton habitude, à faire un planning pour notre petit jardin de Kerruc. Il faisait (alors, -car il n'est plus...) sept mètres de large sur douze de profondeur.

Tu avais prévu:

3m sur 7 de tomates (distance 75cm)

1,5m de petits pois (ce mot t'a toujours inquiété: tu me demandais s'il ne fallait pas écrire "poids"; je me récriais en toute mauvaise foi!): 3 rangs espacés de 45 cm!

0,5 m pour une plantation de laitues (distance non précisée: on verra bien!)

1,5 m pour 3 rangs de fèves espacées de 0,18m

1,2 m pour trois sillons de haricots verts (des ricoverres, comme disait la regrettée mère Toullec)
Précision: 6 grains tous les 0,40 m !

0,8 m: patates, deux rangs. (Comment une Munichoise a-t-elle pu se résigner à si peu ?)

Puis, courgettes, poireaux etc...

Tu n'avais pas besoin des recommandations de Candide pour "cultiver notre jardin". Je n'ai jamais vu personne d'autre que toi pour remuer une terre trop lourde, avec autant d'âpre satisfaction !

Ce travail de préparation exténuant, que tu ne me lâchais pas volontiers malgré ta fatigue, s'accompagnait par la suite de la précision dans le dessein(le dessin) que tu avais sans doute hérités du grand'père et du père architectes..Il y avait sûrement aussi une lignée de terriens,qui savaient que l'on cultive en aimant, en collaborant avec la terre...Dirai-je que c'était une sorte d'appréhension du sacré,un lien avec la déesse-mère ?.

Toutefois ton jardin, Gagi,ce n'était pas seulement ce bout de terre qui était à nous et qui était nous car nous lui appartenions.C'était le monde que nous avions sous les yeux,malmené par des possédants aux yeux vides, heureusement demeuré parfois sauvage, aux forêts empêtrées,aux sentiers difficiles qui s'ouvraient brusquement sur des montagnes ou des flots superbes,

Tu avais besoin de contact avec une nature multiple et distincte,avec une création dont on n'ose même imaginer le créateur.

Ainsi notre minuscule jardin obéissait-il,perdu dans les milliards de mondes, à une secrète liturgie de sourire et de gravité.C'était nous. C'était toi, Gagi .

Notre métier même était un inlassable jardinage.

Enseigner,c'est enraciner des connaissances, désherber,améliorer,faire mûrir.L'amphithéâtre,(le Cirque)c'est-à-dire la Radio et la Télévision,n'avait pas encore remplacé le livre:s'il y avait déjà des intoxications diverses elles n'étaient pas volontaires.Nous avions des "élèves".(Le mot est désormais remplacé dans la bouche de pédants gonflés ou bardés d'ignorance par le terme "apprenants"..Des "élèves", pour lesquels il était question non pas d'élevage mais d'élévation.

Nietzche parlait de "ceux qui veulent et de ceux qui sont voulus".tu voulais,toi, que les jeunes sous ton magistère(ce mot,allusif et apparemment subtil mais simple à l'expérience t'aurait fait rire)se prennent eux-mêmes en charge.La sélection était alors le maître-mot et tu faisais tout le possible pour que les contraintes du milieu ne viennent pas entraver le développement de l'individu.Tu savais que,même si elle ne joue pas les modèles,la perfection"éclatante"peut avoir des effets infectieux.On éduque d'abord par ce qu'on est...

Tu avais naturellement pris l'option de l'innocence:non pas redresser mais d'abord apprivoiser.N'éliminer ni mutiler,ni favoriser quiconque Créer des liens qui ne soient pas des attaches...Tout cela convenait à ta nature,non comme une grâce mais comme un propos.

Un individu a bien d'autres spécificités valorisantes que ses diplômes ! Je ne t'ai jamais entendue faire la moindre allusion à tes titres .Nul ici,où le mot a encore du prestige, ne te savait agrégée de l'Université et c'est sans étonnement que je t'ai vue refuser d'entrer dans le "corps d'Inspection".A la volonté de puissance tu préférais la simplicité du partage...

Tu l'as cultivé,ton jardin,Gagi.En taillant sans mutiler.En buttant sans étouffer.En drainant sans assécher.Attentive à la fois aux échéances et aux capacités Avec inquiétude: il y a tant d'intempéries imprévisibles.Avec une modeste satisfaction: il y a de si bons terrains, de si beaux semis,de si agréables récoltes...

Quelle bonne jardinière tu as été !

Toute une éternité

Gagi,c'est chaque jour que mon regard s'élance
Vers les lieux où jadis j'allais te retrouver:
Le banc sur la terrasse où nous pouvions rêver
En regardant la mer,tous les deux,en silence...

Tout comme l'horizon,nous nous sentions immenses !
Notre bonheur,nul ne pouvait nous l'enlever:
Ensemble nous étions à bon port, arrivés
Sujets des mêmes dieux,objets des mêmes chances .

Chance! Il faudrait,ce mot,que sans doute on l'évite:
Le bonheur qui nous semble éternel, s'en va vite
Et l'on demeure seul en son inanité

Gagi,j'ai le coeur lourd de ne pouvoir te dire
Encore, avec tendresse et gaîté,sans délire
Le bonheur que pour moi tu fus en vérité.

*

Non,il n'est pas de temps qui puisse me suffire
Pour m'épancher auprès de toi...Pour tout te dire
Il me faudrait vraiment toute une éternité

Supplique

pour ceux qui ne veulent pas mourir dans la déchéance

L'agonie, combat perdu d'avance... Quelqu'un qui meurt- enfant, parent, ami, n'importe quel être cher ou même inconnu- donne un spectacle obscène. S'il y a des morts dites "paisibles", on ne sait rien de ce qui se passe derrière des traits apparemment sereins.

Si on n'est pas soi-même psychiquement solide, devant les spasmes épouvantables ou les efforts désespérés du moribond qui se raccroche, il y a lieu d'être ébranlé pour longtemps. Et de réfléchir, -en tout cas, avec la gravité que le sujet requiert-, à ce qu'on appelle la non-assistance. Sans rien dissimuler derrière des motifs ou philosophiques ou religieux qui sont l'affaire des individus et ne sauraient fonder la loi générale.

Il n'est pas vrai qu'on "accompagne" quelqu'un qui va mourir. Je veux bien qu'on invente toutes les espérances, qu'on suscite tous les mirages, s'ils s'avèrent utiles. Mais ne me parlez pas d'une "dignité" qui ne serait que de l'inconscience ou de l'abandon.

La mort n'est pas une représentation ni, à plus forte raison, une exhibition. Pensez au visage des deux enfants qui revoient leur mère, à peine reconnaissable, noyée volontairement dans la baie. ou au triste devoir qui fut peut-être le vôtre quand, appelé par des voisins, vous avez décroché un pendu...

C'était leur "choix", si l'on peut dire. Désespéré? On s'en lave les mains, quelquefois à l'eau bénite, qui ne dégrasse pas plus qu'une autre.

C'était leur droit,- s'ils ne pouvaient plus répondre à d'autres obligations...

Un droit se revendique mais ne se quémante pas.Il va de soi.

Il s'affirme,s'il le peut, et s'impose à l'occasion,sans complexes.

Je ne me sens tenu que par les engagements que j'ai pris vis à vis des miens et de tous les êtres vivants qui me sont liés.Exemple qui paraîtra peut-être trivial:mon chien a quatorze ans et dépend de plus en plus de moi: si je le peux,en aucun cas, je ne partirai avant lui...

Il est un temps où le corps refuse"l'âme".Et l'abîme.C'est le signe qu'elle doit se désister,quand bien même elle se supporte encore.

Le moment "venu",-selon ma compétence,seule autorité en la matière-je ne me plierai pas, si je le puis encore, aux quatre volontés de quelque hospitalier que ce soit.Mon médecin, je lui confie,(avec réserve),ma santé- pas ma destinée.J'attends de lui des pilules,des sirops, des pommades, de la sympathie à l'occasion et même de l'amitié si possible,mais pas de rituels ou de directives métaphysiques.Il est juge de ce qu'il croit savoir de ma santé,c'est tout

Sereinement, tout bien pesé,et reconnaissant pour ce que la vie a pu,m'apportert,je mettrai comme on dit, fin à mes jours.Il n'y aura d'éclipse que pour moi.

Ce sera un suicide? Bien sûr !

Convenons-en, le suicide n'est jamais qu'un acte de désespoir,rarement stoïque. Il n'en est pas pour autant déraisonnable et moins encore condamnable..Le mot n'a pas toujours eu la connotation déprimante qu'on lui inflige à notre époque.

Chacun devrait reconnaître l'heure où sa "maladie" est incurable au stade "terminal" ou non... Prolongement de la vie ou non, euthanasie, mort médicalement assistée, chacun a le droit de choisir. Même si le suicide apparaît encore à quelques-uns comme un honteux renoncement, voire un crime.

Le malheur de se survivre égale ou surpasse le bonheur de vivre... Monde hypocrite qui cache ses mauvaises actions sous les bons sentiments ! Se préoccupe-t-il des milliers d'humains qui dès l'enfance, meurent, chaque jour, de faim et de misère ? Quotidiennement nous savons où en est le CAC 40 à Tokyo, New-york ou Amsterdam mais on ne compte pas les morts sous les bombes, en Irak, au Moyen-Orient, en Ouganda, en Indonésie. Ou, au nom du FMI, en Argentine, au Guatemala et ailleurs. De quel droit cette collectivité, où les meurtriers sont rois, interdirait-elle à quiconque de mourir à l'heure et de la façon qu'il aurait choisies ?

Nul n'a le droit de tuer. Mais il n'est donné à personne d'obliger quelqu'un à exister.

Même au XX^{ème} siècle le suicide est considéré comme involontaire, effet de carences neuro-biochimiques; au mieux comme une stratégie de communication, une sorte d'appel au secours. Camus disait pourtant que le seul problème philosophique vraiment sérieux, c'était le suicide délibéré.

Société non pas vertueuse mais tueuse, qui proclame que le tabac tue mais vend son poison sans état d'âme à des femmes enceintes ou à des "parents" qui fument (enfument) à longueur de jour leur progéniture !

Qui, tout en déclarant que l'alcool infecte, n'en finit pas de publicités pour la vodka, le whisky et autres aimables saloperies... C'est fou ce qu'on respecte la vie chez les troquets !

Que de belles âmes à plein temps, que rien vraiment ne touche !

Mal vu, mal compris, le suicide ... Il n'en fut pas toujours ainsi: sous l'appellation de sacrifice ou de martyr, il avait de fortes connotations positives. Sans insister sur les images convenues où le capitaine coule avec son bateau; où le (brave) officier se brûle la cervelle parce qu'il ne peut payer ses dettes de jeu! ... Thomas More (saint) considérait le suicide comme une forme d'euthanasie: il n'avait rien contre.

On parle beaucoup du suicide des ados mais c'est chez les personnes âgées qu'il est le plus fréquent.

Laissons donc à chacun, -sauf à le déclarer a priori débile,- la possibilité de choisir consciemment la mort avant la déchéance.

Visiter quelques mouvoirs, parés du nom de "Maisons de retraite" est un exercice utile pour les âmes inquiètes mais scrupuleuses à l'excès. Ces pauvres vieux et vieilles qui ne savent même plus leur nom, ne connaissent plus leurs enfants, qu'il faut (faudrait..) "changer" plusieurs fois par jour, tant ils sont pisseux, merdeux, baveux, accepteriez-vous que votre mère ou votre père ou qui que ce soit qui vous est proche, et vous-même en fin de compte, finisse ainsi? La Vie est une abstraction: le vivant est un être de chair..

ADMD... Droit de mourir dans la dignité, non dans la déchéance. Notre vrai combat, avec tous les coups qu'il suppose, ce serait de hautement reconnaître que chacun a le droit inaliénable de mourir quand il le juge nécessaire. Dignement..

Ce courage, qu'on a difficilement pour un autre, on ne peut que le souhaiter pour soi-même.

Ne demandons pas la clé -cette "clé des champs" dont Montaigne disait que c'était le seul droit que nous avait laissé la nature.

N'enfonçons pas les portes ! Ce serait encore du spectacle.

Expliquer,- mais exiger- la légitimité de ce droit...Un juriste n'est pas le mieux placé pour ce faire.

La soumission à un mal,parfois incommunicable(il est des tumeurs de "l'âme") ou si épouvantable qu'il peut briser la vie des proches,tient moins de la réflexion que de la bien-pensance.

Il faut en parler sans fausse honte,comme d'une issue tragique mais parfois inéluctable.Ne refuser à personne les moyens de partir sans inutilement souffrir,- et sans faire souffrir.Et que celui qui n'attend rien d'un prêtre puisse aller sans crainte chez son pharmacien.

Discrètement,dans un serein désespoir,à propos et sans étourderie, s'en aller... Sans que se croient coupables ceux qui nous ont aimés

.Non pas dans la déchéance ! Dans la dignité.

Soyons moins pitoyables pour ceux,même imbéciles,qui tuent.Et plus humains avec ceux qui ne se connaissent plus de raison de vivre.

Ceux qui entretiennent un commerce(c'est le mot) avec leur dieu,laissons-les s'imaginer que leur supplice est un "rachat"...Aux autres,le respect et la miséricorde exigent qu'on propose un autre choix que la corde, le puits ou le pistolet.Le droit de mourir avant toute déchéance...Il serait beau que notre Association,dans ce domaine, parle haut et clair.

Supplique pour ceux qui ne savent pas comment dignement mourir! Si je ne m'abuse,même une mineure peut se procurer discrètement une pilule pour avorter.Au nom de quoi refuser à un adulte qui se respecte (ou qui a peur!) la liberté de quitter, bon gré mal gré, un chemin qui ne mène nulle part,sauf à la tombe.?

Restes-y

"Notre père "...ainsi qu'on te dit..
 Innombrable est donc ta famille,
 Des garçons, des métis, des filles..
 Iront-ils tous en paradis ?

" Notre père"...Hum! Bien poliment
 On se gratte pourtant la tête.
 On se prend à faire une enquête:
 Qu'as-tu fait de notre maman ?

Zeus avait une femme,Héra
 (En s'autorisant l'adultère)
 Et Jahvé(l'ancien),sans mystère,
 Avait une épouse,Asthéra .

Pourquoi nulle déesse aux cieux ?
 Nul besoin de rester fidèle!
 De passer pour mari modèle:
 Tout est bien dès lors qu'on est dieu !

Un miracle de peu de coût:
 Car toute gente damoiselle
 Sans même réclamer des ailes
 Trouverait le rôle à son goût...

**Mais, nom de nom, Dieu tout-puissant
Que fais-tu donc du droit des femmes
Puisqu'on leur reconnaît une âme
Et que nous sommes de leur sang?**

**Tes prêtres et leur bla bla bla !
Il est assez de misogynes
Pour renier leurs origines!
Quel exemple tu donnes là !**

**O notre Père putatif
Renvoie enfin toutes ces vierges
Avec leurs voiles et leurs cierges
Puisqu'elles ont l'amour rétif.**

**Fais que la nuit comme le jour,
Le monde entier soit de la noce
Et nous serons les joyeux gosses
D'un véritable dieu d'amour !**

*

**Sinon, d'effroi soudain saisi,
Garde-toi ton ciel solitaire
Laisse les humains sur leur Terre...
Un ciel semblable? Restes-y !**

Athée?

Athée ! Le mot était jadis prononcé avec horreur dans mon village de Vendée. Il était quasiment un blasphème...

Il est maintenant une parure, plus proclamation que contestation...

Athée?

Que voulez-vous dire?

Que vous êtes sans Dieu? Admettons. Sans dieux? C'est moins sûr mais passons.

C'est votre droit, sans être nécessairement votre choix. De fait, il n'y a pas de preuve de l'existence d'un ou de plusieurs êtres suprêmes. Nous n'avons pas de certitudes non plus concernant leur inexistence...

Son indifférence? Elle est évidente; "Pour que Dieu soit complice, il suffit qu'il soit témoin" déclarait Victor Hugo, dont on sait que cet Inconnu le fascinait .

Il semble pourtant qu'il y ait de la présomption à se proclamer athée.

Dites plutôt "agnostique": plus modeste, le terme correspond mieux à la réalité. Dieu ? Vous ne savez pas et nul n'en sait rien... On peut croire ou non; espérer ou pas. Mythifier. Se mystifier...

"Religieux" ? Pourquoi pas ? Comme on est poète. "Enchantez-vous" si vous le pouvez...

Mais défiez-vous de ceux qui "savent", qui imposent, flattent ou menacent. Ceux-là sont les vrais blasphémateurs.

Une religion qui induit des ruptures est un non-sens. Les affrontements sur des mystères ne sont que de grotesques gesticulations. Une "religion" qui au lieu de "relier", repousse n'est rien d'autre qu'une secte effrontée.

Un dieu qui se laisserait inventer ne serait qu'à notre image.C'est ce qui est arrivé! Un bien pauvre visage! Défions-nous: sa parole ne sera que la nôtre.

On ne définit pas l'infini ! Aimer "Dieu", c'est aimer quoi ?"Je n'aime point Dieu parce que je ne le connais pas.Ni mon prochain,parce que je le connais"L'aveu est de Montesquieu...On peut écouter un propos plus généreux."Aimez ceux qui vous sont proches",demandait sagement un certain prophète de Galilée.Il ajoutait même- mais personne n'est à l'abri de sa propre éloquence...- aimez vos ennemis! ! Diable!

Quelle tristesse si on n'avait plus rien à imaginer ! Si Dieu,comme Peau-d'âne, m'était conté,j'y prendrais un déplaisir extrême.

Gardez-en pour vous l'étrangeté,avec la modestie de ceux qui espèrent sans comprendre et consentent à prêter, à d'innocentes illusions,les apparences de la réalité.

Sans vous en laisser conter par des experts autoproclamés.Ils vous feraient dégénérer en singe à tout poil !

Admirez, si vous pouvez, ceux qui sont prêts à mourir pour "leur" vérité:ne les imitez pas.

Et ne tombez jamais dans les rets de ceux qui sont sûrs de ne pas vous tromper:c'est une engeance redoutable !

Nous ne "savons " pas ? Et après ?

Après? "On verra bien"

Cimetière

C'est ici que la glaise a dissout leur visage` ...
C'est ici qu'a fini pour chacun sa chanson
Un âge sans durée, un chemin sans passage.
C'est ici qu'à jamais s'est clos un horizon;

Mais n'allez pas penser qu'ils ne sont qu'une image,
Que leurs rêves, leur voix, leur regards, leurs raisons
Leur sourire, leur voix, leurs luttes, leur courage
Ont aussitôt quitté le coeur de leur maison. ...

Au milieu de tombeaux vaniteux et futiles,
Peut-être qu'un passant, pour aumône inutile,
S'est surpris, sur leur nom, d'un regard bienséant.

... La vie est un chemin aux infimes sillages...
Il fut si merveilleux, notre commun voyage!
Nous resterons ensemble au milieu du néant.

Ensemble encore

Quête désordonnée et bricoleuse d'un irrationnel pas nécessairement déraisonnable... Recherche, comme le désir, qui va bien au-delà des conventionnelles obédiences ...

Et si, au lieu de gémir vainement sur le peu d'existence qui nous est imparti, nous savions nous féliciter d'avoir été, ne fût-ce qu'un petit moment!

Un hareng dans la mer, un moineau sur le toit ne se connaissent pas de destin: ils ignorent le temps .

Un temps qui pour nous s'accélère avec l'âge.

Il est rassurant de s'imaginer une destinée. Le néant donne le tournis. Il est touchant mais non pas honteux de se croire un destin. Ce peut être un efficace placebo contre le vertige.

Mais comment se le dire à deux sans mentir? Sans souffrir ?

A deux ? On n'en parle pas.

Sauf si on fait de la métaphysique comme on éternue...

Les matins qui chantaient.

-Rencontre

Il faut célébrer le hasard
 Qui m'a fait courir vers les îles...
 Le taxi qui passe et qui file
 Pour, à temps, prendre le départ...

Besoin d'horizons parfumés
 Où le souffle est une caresse ?
 Non!...Si j'avais faim de tendresse
 J'ignorais qui j'allais aimer.

J'ai posé mon sac sur le pont...
 Où va-t-il, ce bateau ? Qu'importe !
 Pour l'oubli des illusions mortes
 Tout départ ailleurs semble bon .

Sous les yeux vides des badauds
 On levait juste l'empenelle
 Quand une fille jeune et belle
 S'en vint en courant, sac au dos.

J'étais sur le pont, je l'ai dit;
 C'est sur le pont qu'elle est venue...
 Elle n'était qu'une inconnue
 Et moi je n'étais pas hardi .

Nous nous sommes entretenus
 De nos communes attirances:
 Fidélités autant qu'errances,
 J'étais, d'avance, bienvenu.

Nous avons, de tout et de rien,
Parlé...Comme on fait en voyage.
Nous suivions un même sillage
Et, tous deux, nous en trouvions bien,

Le bateau dansait sur les flots
Et le ciel était sans nuages
Nous étions gais, simples et sages,
Chevaux de Neptune au galop.

Regards, silences éloquents...
Inutile, toute exégèse !
Assis l'un près de l'autre à l'aise
Notre coeur faisait du boucan.

Le gouvernail fit son devoir:
Le bateau toucha le rivage...
Il nous faudrait, muet ravage,
Nous dire un prochain au revoir .

La fameuse île d'Ibiza,
Nous la vîmes avec reproche
Car elle était vraiment trop proche...
C'est que nous nous aimions déjà.

Sur les rochers, face à la mer,
Nous avons goûté près du phare,
Chagrins déjà qu'on se sépare
Mais sereins, sans propos amers .

Des tomates,du saucison...
Pas de ballottine marine ...
Et ta précieuse margarine
Jetée à la mer sans façon!

Tu partis chez l'oncle Pablo.
Je restai pourtant raisonnable,
J'errais sur les plages de sable
Sans me jeter vraiment à l'eau.

Et trois jours durant j'attendis...
C'est que j'avais besoin d'y croire
A ce commencement d'Histoire:
Une clé pour le paradis.

Tu revins le jour annoncé
Souriante plus que la veille...
Je savais dès lors la merveille
Dont je ne saurais me passer.

-Séparation

**Nous avons repris le bateau...
Que nos vieux amis nous pardonnent,
Nous avons quitté Barcelone
Oubliant faucille et marteau;**

**Tout simplement mais à propos
Je touchai ton front de ma bouche,
Et toi, contente mais farouche,
Tu nous cachas de ton chapeau.**

**Ce fut notre premier baiser.
Mais nous lisions entre les lignes:
C'était la promesse et le signe
Pour notre coeur inapaisé...**

**Le moment vint de nous quitter;
Tu devais rejoindre l'Angleterre...
Quand je redescendis sur terre,
Le monde était inhabité!**

**Je croyais aux grands lendemains...
Vide, vide était Carcassonne
Mais si je n'y voyais personne,
Ta main demeurait dans ma main.**

**A Toulouse, mes bons amis
M'ont dit ne pas me reconnaître:
Dans mon regard venait de naître
Tout un ciel, à moi seul promis.**

**Des yeux brillants, des poches vides
Ainsi finissent les congés...
Même sans boire et sans manger,
Souriants de nos yeux humides**

Au-delà des songes

Difficile de quitter l'enfance, ou de n'y pas, comme on dit, retomber, -encore que ce ne soit pas nécessairement une chute.

L'avenir n'existe pas encore. Le passé, non plus. Seul compte non pas le jour, mais le moment, -si éphémère qu'il paraisse. Les enfantillages sont affaire de gens dits sérieux.

Heureux temps où rien n'est banal, où le mythe a le charme de la réalité... Tant qu'il y aura des enfants, il y aura des dieux, quelque forme qu'on leur prête: chien, chat, singe, soleil, foudre, tempête, oiseau etc... Ils ne cherchent pas à définir (ce qui reste la prétention des adultes, philosophes ou "théologiens") ; ils croient simplement ce qu'ils imaginent. Un seul dieu ne saurait leur suffire.

A vouloir nous l'imposer, ce dieu unique, on ne nous a pas gâté notre jeunesse, on l'a mutilée dans la mesure où nous avons cru à ce "seigneur" des Juifs, coléreux sectaire, instable, impitoyable. Impossible de lui échapper: il était partout et voyait tout! On nous recommandait bien des saints à gogo, braves types toujours prêts à rendre de petits services. Ils avaient même une place à l'église, pour la parade: une petite lumière rouge près de l'autel rappelait que là se tenait le grand manitou. Pourquoi là ? Ne nous avait-on pas enseigné qu'il était partout en même temps: sur la place du Marché, dans nos lits, sur la plage, et derrière les murs du verger où se trouvaient les meilleures cerises, -celles du voisin ?

On nous avait mis dans la tête qu'Il "était". Pas commode mais utile et, dans ses bons jours, bienveillant. Une sorte de surhomme mystérieux qui s'intéressait à nous.

En ce temps-là le monde était petit; un soleil plus gros que les étoiles et qui tournait autour de la terre.

C'était quand même énorme! "Il" avait fait tout ça ! Et, pour lui, cependant, nous existions avec nos écorchures, nos coliques et notre patois! C'était terrible et rassurant.

Il était l'Enchanteur, grâce à qui rien n'était banal. Quel plaisir de crier au loup, même si l'on pressent que les bois sont vides !

Le temps a passé.

Nous avons pris d'autres mesures. D'autres questions se sont posées. Les idoles ont parfois remplacé les dieux mais s'est vidé notre ciel imaginaire, si agréable, si terrible et si merveilleux.

Nous nous sommes, face à nous-mêmes, retrouvés seuls. Et démunis, affaiblis, rétrécis. Le catéchisme ne servait plus de légende dorée. Mais il avait laissé en nous les besoins d'une impossible éternité. Il demeurait un entremetteur aux aguets. J'avais cette passion de l'impossible. Heureusement primait chez toi le sens du nécessaire

J'ai cru que pour moi, ce qu'on appelle la théologie avait fait le ménage. De fait, rien, de prime abord, n'apparaît aussi vain! Si je puis définir dieu, c'est qu'il n'est rien, pas même ce que j'imaginai. Ce qui nous était présenté comme un dogme était en réalité un mystère. Je pouvais peut-être en espérer l'approche non en trouver la clé.

Longtemps je me suis intérieurement irrité contre un dieu qui n'était plus. Il me manquait. Après tant d'années, je regrette encore sa disparition!

D'autres ,sur nos terres vendéennes, ("Catholiques et Fançais toujours" comme on braillait dans l'église) avaient reçu la même éducation, j'allais écrire,subi le même dressage.Sans doute moins rêveurs,sûrement moins mystiques,la plupart ou bien s'en tenaient à des pratiques avenantes,ou bien oubliaient ce qu'ils ne pouvaient nommer.Leur foi,comme on dit, n'avait nul besoin de"résignation au songe"(pour parler comme Unamuno)ils avaient quitté leur rêve avec leur enfance.

Moi, j'avais révééré Dieu,mais je prétendais m'en expliquer:il était une réponse à mes questions.Je l'avais aimé,parce que j'avais besoin d'amour et que je croyais(c'était me flatter vraiment!) en être aimé.On lui prêtait le visage d'un charpentier nazaréen dont les colères étaient douces et les partis-pris sympathiques.J'étais resté prêt à tous les emportements de la passion.Rien d'étonnant à ce qu'il m'en soit resté de la rancune.Si je n'étais pas enclin à suivre un chemin qui n'était qu'une ornière(comme les aveugles de Bruegel),j'étais trop orgueilleux pour m'accepter agnostique!Même dévastés, il me fallait de grands horizons.

Toi,Gagi,on ne t'avait pas, dans ton enfance,affligée - ou comblée-de fausses certitudes à propos de l'indicible et de l'inimaginable.Ce n'était pas un respect de commande ! Ton hommage naturel au sacré avait-il même besoin d'être conscient ?

Dans ton monde à toi,la bonne éducation voulait qu'on reste modeste et discret face à l'inconnu. Tu avais le culte non des images mais du secret qui se dévoile parfois,-sans qu'on s'en juge digne. Tu savais donner un sens à ta vie ailleurs que dans l'invisible.

Je t'ai vue surprise, parfois amusée mais jamais indignée et moins encore scandalisée, devant l'éclat de mes diatribes(ou de mes célébrations, ce qui n'était pas la marque d'un délire de cohérence).J'avais un compte à régler avec un dieu que je m'étais inventé. Qui n'existait que dans mes fantasmes.

Mes emportements ne faisaient de mal à personne. Pas des enfantillages mais des coups de tête dans le vide, tragi-comiques. On dit qu'un Indien d'Amérique, s'il a rêvé qu'un serpent l'avait mordu, se soigne dès son réveil. J'étais ainsi : investi par des songes jusqu'après le sommeil.

Tu m'as supporté. Mieux, tu m'as compris et finalement apaisé. Sans discussions oiseuses. Par ta seule présence intelligente, chaleureuse et discrète.

Je cherchais l'invisible? Tu m'as découvert ce que j'avais sous les yeux.

J'avais besoin de secret? Tu m'as fait aimer l'évidence.

Je ne t'ai pas dit, je n'ai pas su te dire que tu m'as vraiment sauvé .

Tu ne cherchais pas à le savoir.

Pouvais-tu l'ignorer ?

Toussaint?

**Cimetière, champ des limites.
Chacun demeure en son carré,
Si beau qu'ait été le vieux mythe
Où son coeur s'était égaré...**

**Ici, nul aryen, nul sémite !
Quand, même de marbre paré,
Il est, dans sa caverne, ermite
Dans sa propre cendre enterré !**

**La toussaint, commerce des fleurs!
Chrysanthèmes souffre -douleur
Dans les rafales de brumaire...**

**Ne pourra le temps revenir:
Si beau que soit le souvenir,
Sa mémoire même est amère.**

Et moi, perdu de solitude,
Sans apparat et sans étude,
Je ne puis pourtant m'empêcher

Au lieu qu'à jamais tout finisse,
De croire qu'un dieu nous bénisse
En se riant de nos péchés

Tellement, pour lui, dérisoires...
Un dieu sans faste et sans histoire,
Celui qu'on dit un dieu caché.

Qui nous la rendrait éternelle
Cette vie humble et personnelle
Où je pourrais te retrouver !

Toussaint, fête des infortunes
Où les fleurs sont inopportunes...
Tous-saints ? Peut-on même en rêver...

Solitude

Tu étais économe comme on est autonome, moins par effort que par nature.

Tu étais généreuse comme on est sage, sans calcul et sans gaspillage.

Tu étais sensible, d'instinct et d'intelligence. Parce que tu étais perspicace et bienveillante .

Ce vrai spirituel que fut Théodore Monod affirme que "la pierre de touche éthique et religieuse doit être l'attitude prise devant les animaux" Or, si, dans notre internat (comme on disait) on se félicitait de nous entendre déclamer du Cicéron "Qousque tandem, Catilina, abutere patientia nostra "!) on se serait étonné de nous voir, au cours d'une promenade, caresser un vieux chien ou lui retirer une tique !

Né de paysans, je n'avais pourtant qu'un regard distrait pour les bêtes: les canards, pourtant si futés, les poules débonnaires dont je prenais les oeufs encore tout chauds, les vaches paisibles qui donnaient du si bon lait et réclamaient à peine leur pâture si elle tardait trop, les chevaux qui tendaient leur front pour une caresse, les chiens si humbles et si fidèles, tout cela faisait un environnement si familier qu'il m'échappait au même titre que les betteraves, la luzerne et les choux!

Immaturité, sans doute. L'accoutumance sûrement qui rend banal et invisible le familier.

Chez nous pourtant on aimait les bêtes. Ce n'est pas de gaieté d coeur qu'on "livrait" au marché, des poulets ou des canards. Nos pigeons mouraient de vieillesse... Les poulains, de bonne race, étaient réservés pour la cavalerie, à la grande satisfaction de mon père, lui-même bon cavalier... Et quand ma mère est restée seule, il lui fallait bien "faire de l'argent". Mais je l'ai vue souvent renvoyer le boucher sous prétexte que son prix était trop bas, pour aller aussitôt caresser silencieusement le veau (le baudett, dans notre patois) ou la génisse (la baude) comme pour s'excuser d'avoir songé à les vendre.

J'étais parti à douze ans dans un collège où l'on n'était pas totalement rustique mais la sensibilité y passait vite pour de la sensiblerie.

On nous poussait trop à la compétition-d'ailleurs salutare,-pour prendre le temps d'éduquer notre sensibilité,considérée à priori comme une dérive voire un danger.Les "amitiés particulières" étaient la hantise de professeurs célibataires(tous prêtres) pas nécessairement puritains mais inquiets et sans doute fragiles.La compagnie d'un chat,d'un chien,d'un âne(nous étions en pleine campagne),à l'âge où on doit apprendre à aimer, nous aurait permis des confidences et délivré de nos secrets..

C'est donc,bien plus tard, avec toi,que ma sensibilité s'est éveillée au monde.

C'est vraiment grâce à toi que j'ai appris que les animaux avaient une âme.On le savait chez moi mais je ne vivais plus en famille.On le sentait mais l'amitié s'accommode volontiers de la discrétion et même du silence.On n'avait pas lu Montaigne mais on savait "qu'il y a plus de distance de tel homme à tel homme, que de tel homme à telle bête".

J'en suis arrivé à éviter de tuer une mouche et je trouve sympathique,avec son fin museau et ses larges oreilles, le mulot qui vient sans appréhension grignoter du saucisson ou creuser dans une orange:il t'aurait amusée, même si la famine qui sévissait à Munich à la fin de la guerre avait inscrit en toi une plus-value indéniable,et quasiment sacrée, pour toute charcuterie...J'ai pourtant appelé Gwéna(c'était "son" saucisson"!) La bestiole s'est carapatée illico.

C'est de toi que je tiens ce respect attendri de "l'autre" Cette indulgence, ou plutôt cette communion non plus magique mais authentique, avec la réalité, c'est de toi qui ne me les as non pas enseignées mais infusées, que je les ai reçues..

Un lézard qui se chauffe sur un mur, il est plus sage de le contempler et de le protéger que de s'en prendre, pour le grave et le léger, pour tout et pour rien, à un dieu, par définition, inconcevable. Donner quelques minutes de bonheur à un chien en lui caressant le museau relève d'une mystique qui n'a rien à voir avec Jean de la Croix; elle est certes plus humble mais on peut l'imaginer plus efficace et moins égoïste..

La solitude est insupportable. Parfois inéluctable. La véritable présence au monde s'étend naturellement sur tous les vivants

Un coeur fidèle garde vivante celle que la mort a emportée. Et le cheminement de tous les êtres mortels autour de nous devrait susciter une solidarité bienfaisante.

Les matins qui chantaient

3-Retour à l'usine

Sachant que c'était déraison
Je repris ma place à l'usine...
C'était un bien triste horizon...
On y sentait l'huile et l'urine..

On trouva que j'avais changé...
A voir ma face satisfaite,
On me savait le coeur en fête
Et sans apparat mensonger.

Comment pouvait-on deviner,
S'il se posait quelque problème,
Ce que j'avais du mal moi-même
A seulement imaginer ?

Pour le bonheur du genre humain
Nous nous lançâmes dans les grèves...
En secret j'avais d'autres rêves
Et vivais d'autres lendemains.

De l'atelier à la Sorbonne
Je courais un autre destin...
Les amis la trouvaient bien bonne;
Un métallo fait du latin!

Avec un dieu qui m'avait plu
J'avais passé mon âge tendre;
Il m'avait, depuis, fait entendre
Que lui-même ne croyait plus.

On me disait souvent merci:
Façon de me mettre à la porte.
Malgré quelques illusions mortes
J'étais, pour mes chefs, un souci.

Mais c'était le moindre des maux:
J'avais , de toi, chaque semaine,
-Quelle fortune, quel domaine!-
J'avais chaque semaine un mot.

Vaille que vaille , au jour le jour,
Je me retrouvais de l'embauche:
J'étais heureux, affable et gauche
Je pensais à toi, mon amour .

-Pâques 1952

**Avec toi, pour Pâques, discret
S'en vint Walter, bon camarade,
Nous laissant à nos promenades
Sans ignorer notre secret.**

**Versailles et Fontainebleau !
La moto semble une fusée...
Et, quand nous étions au Musée,
C'était nous deux les vrais tableaux.**

**Bien satisfaits d'être égarés,
Perdus en terres étrangères
(C'était si loin, c'était Berchères !)
Et craignant de nous séparer,**

**Nous nous arrêtons à l'hôtel...
On mange bien, on couche ensemble:
N'arriva pas ce qu'il vous semble,
Il ne se passa rien de tel...**

**Amour gracieux et solennel:
Tant qu'il ne pouvait tout promettre,
Chacun, de soi, restait le maître:
Il est des gestes éternels.**

**Gagi, nous avons eu raison!
Commune fut notre détresse.
Accrue encor notre tendresse
Dans l'espoir d'une autre saison .**

**Tu partis ...Dieu! Que ce fut dur !
Je connus un chagrin sans bornes
Sans toi, que Paris était morne
Et que son air était impur !**

**Bonheur! Pour un trajet commun
Nous avons la même attirance:
Rome, après Vérone et Florence,
Ferait de nous de vrais Romains**

.

Merci!

**La vieillesse est amère et fatale saison!
Le ciel est bas. Le soleil rare. Le froid glisse
Même sous ce qui semble une chaude pelisse!
Le jour qui se fait court, pourtant apparaît long .**

**Ce soir, je ne puis pas me faire une raison.
Le livre a refusé de servir de complice.
Des astres, je ne vois que ceux-là qui pâlisent:
La nuit a pénétré soudain dans la maison.**

**Je n'ai pu m'obliger à retenir mes larmes.
Ce n'était pas un soir où le chagrin désarme
Au souvenir des jours qui me furent donnés.**

**Nous avons partagé la joie et la détresse...
Merci pour ton amour fidèle et ta tendresse,
Et pardon pour tout ce que tu m'as pardonné.**

Salubrité de l'épouvante ?

Cette expression, qui prétendait justifier le bûcher, vient d'un pape qui, si je ne me trompe, s'appelait Innocent, cette canaille !

Sur les tympans romans ou gothiques, à Conques, à Chartres, à Bamberg et ailleurs, sur les fresques de Santa Maria Novella, avec les tableaux de Fra Angelico ou de Van Eyck, on constate que ce monsieur Pape n'avait pas inventé la méthode !

Le pire se trouve à la Chapelle Sixtine et c'est l'oeuvre d'un Michel-Ange ! Il imagine et représente la "Résurrection des morts".

Le thème était courant dans ce qu'on appelle la chrétienté: d'un côté les boucs, les damnés; de l'autre, les brebis (tiens, tiens!) les élu(e)s. Avec la "pesée" des âmes. Et que je te précipite dans les flammes de l'enfer, où les diables cornus, tous ceux qui, malgré (ou à cause de) leurs titres ne font pas le poids. Il y a des papes, des évêques et des moines parmi eux: preuve qu'un certain esprit évangélique avait survécu aux abominations. Et que le paradis ouvre ses portes, tout de même pas bien larges, à ceux qui l'auraient mérité. Tout le monde avait déjà touché son ticket à sa mort.

Alors, pourquoi refaire passer tout ce monde à la balance? D'un coup d'un seul, les âmes ont retrouvé leur corps. Pour quoi faire, on se le répète, puisque la sentence a déjà été prononcée et infligée ? A moins que, sadisme divin, on ait fait espérer aux damnés une probable amnistie.

Quel chambardement et quelle invention ! Il faudrait Céline pour évoquer avec des mots, l'ignominie d'un tel spectacle!

S'il est vrai que nos jugements nous jugent, on ne peut penser que Michel-Ange, avec ses fresques superbes, ait produit un acte de foi.

Car son fils de Dieu, avec son bras qui menace, rejette et chasse les malheureux condamnés, s'il est un tableau magnifique, représente un acte répugnant. Cette oeuvre impie car impitoyable n'a rien de commun avec le Nazaréen, certes coléreux mais dont chaleureuse et "charitable" demeurait l'indignation., et qui devait sourire plus souvent qu'on ne le dit.

Il est déjà difficile de demeurer catholique quand on a visité le Vatican.

Mais la représentation la plus "salubre" (et la plus blasphématoire), celle de la Chapelle Sixtine n'aidera personne à le devenir. Nul ne peut, sans se déguiser à soi-même, aimer sincèrement un dieu qui le terrorise

Martin Luther avait une vision plus optimiste de la divinité: "Pecca fortiter et crede fortius". Et même Augustin, pourtant peu recommandable: "Ama. Et fac quod vis".

Tu étais, Gagi, de famille luthérienne: nul ne t'avait transmis cette horrible idée "la peur de Dieu" ! On révérait sans phrases. On se disait sagement que Dieu avait d'autres galaxies à fouetter

Et moi, au fur et à mesure que je m'éloignais de l'église, je me rapprochais d'un dieu certes inconnu mais imaginé- et désiré- plus proche, plus aimable et, finalement, indulgent et même quelque peu complice.

*

Si'il y avait une "jugement dernier", n'est-ce pas Dieu qui devrait comparaître?

Les matins qui chantaient

Juillet 1952

J'avais tiré ma révérence
A ces messieurs les messeigneurs
Sans discussion, sans conférence,
Bien content de partir ailleurs.

Les yeux brillants, le coeur serein,
Je pris la route de Bavière:
La Zündapp n'était pas peu fière
De franchir à nouveau le Rhin.

J'allais, naïf et triomphant:
Par ma famille en Allemagne
J'étais parent de Charlemagne
Mais sans exhiber d'olifant...

Munich prestigieuse fut là
Avec encor quelques cratères...
Et je pus mettre pied à terre,
Tout fiérot, strasse Gisela!

Tu m'attendais sur le balcon
Sans doute quelque peu craintive
De voir ta mère un peu rétive...
Nous franchissions le Rubicon !

Or tout se passa pour le mieux...
J'eus l'heur de plaire à la grand'mère:
Nous avons la même grammaire
Sans adorer les mêmes dieux.

Je voulais te prendre en mes bras,
Te serrer fort, me faire tendre..
Mais il fallait savoir attendre
Et rester chacun dans ses draps.

Je dormis donc dans le salon.
L'appartement n'était pas vaste
Mais je me fichais bien du faste
Et je rêvai de cheveux blonds.

Nous fûmes au Jardin Anglais !
Le chevreuil à la confiture
N'avait rien de quelque imposture:
Sûres délices du palais.

Ta mère fit de la moto!
Pour se rappeler sa jeunesse !
De bons souvenirs qui renaissent
Vous font généreux aussitôt

Le jeune homme bien élevé...
C'est qu'on est galant à bon compte
Quand on vit un merveilleux conte
Qu'on n'avait même osé rêver

Notre envie était de partir:
Etre à deux, notre seule hâte !
Mais nous étions de bonne pâte
Et nous fûmes gais sans mentir.

C'était l'amour ou l'amitié ?
Quand enfin nous prîmes la route,
Si la maman avait un doute
Nous n'en eûmes pas de pitié.

Car les enfants sont tous ainsi,
Tous, tant qu'ils sont, garçons et filles.
S'ils aiment toujours la famille
C'est sans se faire de souci.

C'est plus tard qu'ils diront merci ...

C'était l'enfance

Plages de vent
Ciel de nuages
Sables mouvants
Proches naufrages

Houle et jusants
Grève incertaine
Remous jasant
D'îles lointaines

Flot menaçant,
Flèches et cibles
Coeur impuissant
Rêve impossible

Heureux chagrins
Qu'un rire chasse,
Tourments d'emprunt
Qu'un ange efface...

*

Hospitaliers
Et chauds rivages
Le ciel allié
Un bonheur sage

Le paradis
Tout n'est qu'aurore
En plein midi
Le ciel se dore

Joyeux démons,
Neuve mémoire
Aval, amont,
Berges de gloire.

*

Le coeur attend
Intime instance...
Pour d'autres temps!
C'était l'enfance...

Nul rêve n'était défendu...
L'enfance, paradis perdu .

La clarté de l'ombre

Le soleil disparu, je goûte encore la clarté de l'ombre.

La nuit s'approche; je n'attends pas que, tardivement attentif, un dieu s'y révèle.

Il n'y a plus d'avenir. C'est le passé, que je voudrais revivre avec toi, qui m'intéresse. Névrose, diront ceux qui n'ont pas aimé...

Ce passé... Qui ne passe pas. Où se mêlent aujourd'hui et hier. Ah! si nous avions pu mourir en même temps !

Mieux valait survivre : nous vivons encore ensemble!

1951! Rencontre. Fortuite? Elle en avait tout l'air. Mais je ne puis l'admettre. Pourquoi nous? Et voilà que je me prends à aimer Dieu! Pour m'en repentir aussitôt. Pourquoi nous, alors que tant de braves gens n'auront jamais connu pareil bonheur?. Pourquoi nous? Machine à coudre et parapluie, j'entends rire Lautréamont... Mais il y a des apparences qui trompent. Notre premier château fut en Espagne... Il a tenu !

1952! Voyage en Italie... Je le refais souvent avec toi. Rien ne nous faisait peur et comme nous savions rire!

Et depuis ? Comment raconter tout ce que nous avons ensemble vécu ? Tout en toi était beau; inutile de faire le détail. Maintenant la mémoire vient aider le corps qui hésite. Il fait beau ? Si on marchait ? Mais pour aller où ? Rencontrer qui ? Discuter de quoi ? Regarder ? J'aimerais tout revoir mais tes yeux me manquent

J'ai besoin de quelqu'un, toi, qui n'est plus là... Je n'ai pas dit que tu n'étais plus: tu es, tu seras immortelle, Gagi, tant que je vivrai. Mais nous n'avons plus le même lit!

C'est ce que je me dis. Il faut bien se parler, se convaincre, essayer de se consoler. Se retrouver une âme n'est pas facile quand le corps est défait ...

J'ai toujours aimé foncer, -même à l'aveuglette... Tout à coup j'ai inconsciemment ralenti et je n'ai cessé de revenir sur mes pas: tu venais de mourir! Depuis, les jours sont tous pareils. Je dois souligner quotidiennement mon calendrier pour savoir si nous sommes lundi ou jeudi ou samedi ou ... Il m'arrive à dix heures du matin de me demander si je n'ai pas oublié de déjeuner à midi.. Est-ce Alzheimer qui s'annonce ?

Quarante sept ans passés ensemble ! Vingt cinq mille jours. Et combien de moments uniques en vingt quatre heures. Il me faudrait au moins cinquante volumes' de mille pages (en résumant beaucoup) pour essayer de raconter notre vie !

Je l'évoque par alinéas.

Si nous pouvions tout relire ensemble !

Tenter d'espérer l'incroyable quand le possible n'est plus.

c.Rome

*Lorsque, d'un citoyen, on van
l'excellence,
Nous rapporte Caton, de son nom
premier,
On le louait, non pas d'être une
bonne lance
Mais bien un valeureux et
compétent fermier .*

*Le bien qui l'emportait
toujours dans la balance,
C'était la terre, avec ses blés et s
pommiers;
Du paysan, les lois avaient la vigilance;
Le patricien tirait sa force, du fumier .*

*Toutefois les terroirs n'étaient pas tous insignes,
Et si le Vatican était couvert de vignes,
On y faisait, au su de tous, un méchant vin !*

*C'est là que s'installa le souverain pontife,
Celui qui de la pourpre impériale s'attife,
Pour y tirer profit des offices divins..*

*

*O Rome, familière, aux si belles collines,
Où nous avaient conviés Brutus, Tacite et Pline,
Sans, face au nouveau dieu, devoir plier genou.*

*Nous étions, tous les deux, sur notre propre terre,
Attentifs à ta voix, ta gloire et tes mystères,
Eternelle, dit-on, .. Hélas, pas plus que nous.*

*Nous n'avions guère plus de vingt ans! Belle époque
Dont restent bien vivants les bonheurs qu'elle évoque...
Vingt ans: le ciel est pur; le monde, merveilleux !*

*Les jours chantaient. Douceur des nuits au Capitole !
Flânerie au milieu des temples sans étoiles
Où chacun , à son gré, peut inventer ses dieux!*

*Nos rêves nous portaient mais sans qu'ils nous égarent
Comment penser que l'un de l'autre se sépare ?
Pourtant tu es partie... Et je suis seul et vieux!*

Heureux!

**Il vous parle du coeur comme d'autres, du nez :
Il n'a que bienveillance et grands mots à la bouche.
Pour soulager le Monde, il semble passionné,
Contre le Mal, la mine empressée et farouche.**

**On s'étonne pourtant à le voir condamner
Si vite ...Et sa bonté dès lors apparaît louche:
N'y croyez pas !Il est resté ce qu'il est né:
C'est qu'en réalité rien jamais ne le touche .**

**Toute peine est absente en cette âme intrépide
Il a l'oeil vigilant mais le regard rapide
Il prend le jour qu'il est et le temps comme il vient!**

**Evitez cependant de lui jeter la pierre
Car s'il paraît avoir des yeux et des paupières,
Il guette ou fait semblant?Qu'importe il ne voit rien!**

*

**Il a le coeur solide et le bras vigoureux;
S'il fait un voeu quand passe une étoile filante
Il peut, sans en rougir, serrer des mains sanglantes.
Enviez-le si vous pouvez : il est heureux...**

"Etre heureux n'est pas bon signe" disait Marcel Aymé. C'est vrai qu'il lui arrive de n'affecter que des coeurs indifférents mais le bonheur a ses raisons que le coeur n'ignore pas.

Il y a autant de bonheurs que d'individus.

Triompher, fût-ce en écrasant un plus faible ou plus misérable. Pire, se réjouir du malheur d'autrui... Il y aurait à faire une longue liste des bonheurs affligeants.

J'ai peine à imaginer, tant elle devait être répugnante de dévotion cruelle ou de pieuse satisfaction, la tête de l'inquisiteur et de ses sbires, qui brûlaient un mal-pensant ... Alors l'arrogance n'était même pas honteuse! Les Nazis, eux, tenaient leurs fours crématoires loin des regards pitoyables; il est vrai qu'ils furent dans l'immédiat plus efficaces... Pour l'excuse des moines prédateurs, on notera qu'étrangler un hérétique peut demander, à un bourreau même zélé mais incompetent, plus de temps que d'asphyxier un plein wagon de juifs polonais. D'ailleurs l'efficacité de Goebels ferait sourire (de pitié) les fundamentalistes chrétiens de G.W. Bush: ils ont eux le napalm et la bombe à neutrons ... Ils savent s'en servir, sans tenir compte, ces antiracistes, ni de la couleur de la peau, ni des précisions de l'état-civil.

Novembre

**Tout crève! Autour de nous, décidément tout crève,
La mouche et l'éléphant, le chien et le pinson;
Géant, le dinosaure eut beau lutter sans trêve
Dévoré par les rats, telle fut sa rançon.**

**Le calamar géant s'étouffe sur la grève...
Plus une étoile au ciel; au bois, nulle chanson
En cauchemar, on sent que s'abîme le rêve
Lugubre, la nature a de glacés frissons...**

**...Chacun a sa commune et propre préhistoire.
Tout bonheur désiré demeure aléatoire:
N'est rien que, -notre vie, - un chemin hasardeux.**

**Si l'on a pu rester, tout en tremblant, fidèle
Au dieu, même incertain, qu'on avait pour modèle,
La chance est de pouvoir quitter la vie à deux!**

Le "sacrement du silence"

La parole s'use. Pas le silence!

Il ne s'agit pas bien entendu, du mutisme qui n'est qu'absence, indifférence, mépris ou même insulte, et vengeance. Comme le bavardage, lequel est plus souvent un miroir qu'un échange.

Celui qu'il faut célébrer, est contemplation, réflexion action de grâce, partage. Bien loin de refuser les différences, bien loin d'en faire des divergences, il s'en nourrit.

Il n'est pas dans l'aphonie. Il peut exister au milieu des cris.

Nous prenions plus facilement le silence que la parole. Nul besoin de se parler pour se faire entendre!

Tous deux, toi bien plus que moi, nous savions ce qu'il fallait dire. Et taire. Secret, mystère... Le silence ne faisait qu'y ajouter sa poésie en s'accompagnant d'un regard chaleureux et malicieux.

A nous voir ensemble quelquefois, on eût juré qu'il ne se passait rien. Tout, en réalité, "passait" de l'un à l'autre. Ce n'était ni un rite, ni une cérémonie, ni un protocole. Autisme? Bouclier narcissique contre des agressions imaginaires? Tout le contraire : rapport chaleureux et subtil avec la réalité extérieure.. Promenades en marge mais en saluant les rencontres et en initiant des dialogues.

C'était une osmose.

Incantations, décantations.

Lucide enchantement.

Nous aimions les mêmes livres,les mêmes êtres,les mêmes paysages et si nous avions des clés différentes, plus ou moins savantes,elles ouvraient des secrets divers mais cependant communs

Ainsi les mots étaient-ils souvent superflus.Mais précieux,quand ils étaient prononcés

Le silence,consécration de ceux qui s'aiment.

Il n'empêche,Gagi:même s'ils ne sont pas des cassures essentielles mais des césures dans le temps, il y a des silences qui se font bien lourds...

Névrose de l'éloignement,contre laquelle il faut sans cesse se prémunir.

Bonheur soudain d'un soleil qui illumine de souvenirs heureux un ciel à l'instant plein d'orages.

Aléas des humeurs indociles et des raisonnements négatifs.Reflète de vieilles espérances et de délibérations timides mais suspectes.Séquences confuses.Blasphèmes et prières.Mais comment s'en abstenir ?

Ce n'était pas de ce silence,bien triste, que je voulais parler... Ce silence"d'après".

Je désirais seulement célébrer ces promenades tranquilles où nul discours,nul dialogue, n'avait besoin d'être...Où tu prenais spontanément mon bras...Où je pouvais effleurer,de mes lèvres ou de ma main,ta joue ou tes cheveux...Où nous suivions le chemin chacun à son rythme,émus ensemble par la splendeur des couchants ou par la noire découverte,sur la plage,du cadavre d'un grand cormoran mazouté!

Nous savions tous deux, depuis toujours, sans trop y penser, que la vie s'achève en catastrophe... Mais nous étions, ensemble, si contents que nous plaindre d'un avenir jugé lointain, voire inimaginable, nous eût paru indécent.

"Si l'homme, de temps en temps, ne fermait pas souverainement les yeux, il n'aurait bientôt plus rien qui mérite d'être contemplé" proclame René Char dont on peut comprendre, une fois n'est pas coutume, ce qu'il a vraiment voulu dire.

Transposons, avec la révérence académique de rigueur : l'homme qui, en de certaines occasions, ne peut ni ne veut se taire, a-t-il véritablement quelque chose à dire? L'esprit, comme le cœur, est une source qui doit savoir couler sans bruit.

Dans des yeux justement ouverts.

Dans un certain "silence" qui est tout le contraire de l'inexprimé.

Le "sacrement du silence" L'expression est de Théodore Monod, qui aimait tant le désert

Au delà des rites fossilisés et des affirmations conventionnelles, rien n'est si touchant que ce qui n'a pas besoin d'être dit !

Le temple intérieur

C'était le temps où l'on vivait de peu avec beaucoup de grâce...

On ne connaissait pas le mot mais la convivialité allait de soi.

Il ne s'agissait pas de festin mais si un ancien voisin, ou un cousin éloigné s'étaient attardés jusqu'à l'heure du repas, ma mère demandait "Vous resterez bien à souper avec nous?" en ajoutant d'office une assiette... On allumait la lampe (à pétrole) et tout le monde, après s'être lavé les mains à l'évier, prenait place autour de la table. Après la "soupe" (à la crème), il n'y aurait peut-être que du lard et du chou mais ce serait un partage. Point de radio ni de télévision qui vous harcèlent de publicités pour créer de faux besoins et de vaines frustrations.

Il s'agissait là d'une communauté implicite et authentique.

La commune avait alors un sens plus sacré que la communion. La simplicité n'avait pas de code: elle était innée et demeurait sans malentendu: on offrait aux autres ce qu'on aurait naturellement accepté d'eux...

Les gens simples, que ma mère voyait avec une désapprobation muette et souriante, "prendre leur viande avec les doigts", mangeaient avec bonheur et gravité.

La nourriture, et d'abord le pain, - que seuls gaspillent ceux qui ne l'ont pas payé - relevaient du sacré, de l'imprévisible et presque du miracle. Ils avaient travaillé les champs avec application tout en sachant que les récoltes ne dépendaient pas uniquement d'eux. C'était à la fois un acquit et un don. Quand ils mastiquaient leurs produits c'était un échange intime avec leurs terres: une communion qui avait sa liturgie particulière. Et quant ils vidaient leur verre, ils saluaient en même temps leur vigne aux si beaux raisins qui mûrissaient sur le coteau face à mer "toujours recommencée"

L'assiette était comme une patène qu'un dieu champêtre eût consacrée.

On vivait ainsi. Dans un sacramental sans onction et sans auréole.

Au-delà des souvenirs d'enfance, c'est près de toi que j'ai rencontré le plus sain respect pour les plus simples aliments:les tomates(que tu avais en vain essayé de cultiver sur le balcon Giselastrasse à Munich),les pommes de terre,que tu allais déterrer à Törwang et ramenaient sur ton vieux vélo à pneus pleins),les oeufs,(que les Ment ne pouvaient fournir que parcimonieusement)et le pain qui manquait partout dans ta ville sinistrée.

C'est que tu avais sept ans à l'irruption des Nazis et dix-huit quand les Alliés ont libéré Munich sans y apporter d'emblée l'abondance.

J'ai souvent pensé à cette période de famine(pour les gens honnêtes)en te voyant contempler avec une retenue gourmande, -bonne bourgeoisie oblige-,les bons plats que tu nous avais préparés.Mais,entre nous,et comme en catimini, je t'ai vu lécher consciencieusement ton assiette pour ne rien laisser perdre...Cette transgression des usages me ravissait.Rien de tel que de n'avoir vécu de rien;tout apparaît alors comme un don singulier! Tant d'autres à qui rien ne semble avoir manqué vivent dans la dépendance de besoins inassouvis.

Mesurée en tout, sage par nature et culture, tu ne pouvais être éblouie par des apparences trompeuses:la réalité était pour toi trop présente pour que tu cèdes à des idéologies totalisantes et menteuses.Il me fallait un tel garde-fou !Toi tu n'avais pas eu besoin de désapprendre l'illusion.

Tu m'as fait entrer dans le temple intérieur à chacun de nous,sanctuaire intime où se fondent tous les rêves,où s'inventent les vérités des dieux.J'en ai aimé les lumières et les ombres,les promesses et les secrets.Ses mirages et ses obsessions,je les ai déjoués sans colère. Nous en avons ouvert,toutes grandes,les fenêtres .

Il n'en fut pas pour autant profané.

Sont à plaindre les fous -qui ne sont doués que de bon sens.

A tout jamais

Notre temps est celui des amours infidèles.
Le contrat de jadis n'est plus rien qu'un chiffon.
On se quitte:il n'est plus question des vieux modèles:
S'aimer toujours paraît, décidément,bouffon!

"Mon nouveau compagnon"tout froidement dit-elle
"Ma partenaire" ,annonce un jeune ou vieux garçon.
Un nouveau monde invente une langue nouvelle
Sans plus rien retenir des anciennes leçons..

Quant à nous,partageant des ennuis et des charmes.
De grands éclats de rire et de timides larmes,
Les jours indifférents même avaient des attraits.

Le monde n'avait rien contre un beau mariage
S'il ne consistait pas qu'à se mettre en ménage...
L'amour était alors un don non pas un prêt!

Ensemble nous avons vécu sans stratagème
Sans même avoir besoin de murmurer"Je t'aime"
Nous n'avons,par bonheur,jamais dit:"Je t'aimais"

Le jour où l'on mettra mes cendres près des tiennes
Comme par le passé,sans plus rien qu'il advienne
Nous serons ensemble à jamais.

Les matins qui chantaient

Rome

Bien difficile de douter
Qu'il existât, à Rome, un pape:
Devant tant de farces-attrapes
Son absence aurait dérouté!

Les thermes de Caracalla,
L'Arc de Titus, le Colysée,
Les bords du Tibre, les musées,
Le Forum, la Via Sacra,

La Bocca della Verità,
La voie Appienne, la Sixtine,
Janicule, Ile Tibérine,
Et le Temple dit de Vesta,

Piazza Navone, Palatin,
Capitole, Palais Farnèse...
A la Curie on est bien aise
Puisqu'on sait un peu de Latin ...

Mais ne cesse de nous charmer
Plus que la Ville, à ce qu'il semble,
Cette allégresse d'être ensemble,
Ce bonheur de tant nous aimer.

L'aimable petit restaurant
A deux pas du Château St Ange:
A notre table des mésanges,
L'une après l'autre comme en rang.

Il fallut songer à partir:
 Passaient trop vite les vacances;
 Si belles qu'en soient les séquences,
 Le temps devait se répartir.

Plus heureux qu'en y arrivant,
 On quitta la Ville éternelle,
 Car- la louve est si maternelle!-
 Nous étions un de plus qu'avant .

Allez, on part pour la Sardaigne...
 Une croisière ? Du gâteau !
 Olbia ...Pas question qu'on se baigne:
 La mer sent l'huile des bateaux!

N'étudiez pas l'itinéraire !
 Il fallait rentrer à Paris:
 Nous avions peu de numéraire,
 Mais toujours prêts pour des paris.

(Ici, mon amour, je m'arrête,
 Pour chanter ton coeur indulgent:
 Tu fus et restas toujours prête
 A vivre avec bien peu d'argent!)

Olbia ! Tout brûle, même l'ombre !
 Le Chianti, le soleil ardent...
 Sur le guidon la tête sombre:
 On va tout droit sur l'accident!

Soudain on repère une grotte
Mais c'était pour les animaux,
Pleine de biques et de crottes !
(Qu'on pardonne le juste mot!)

Et nous de partir d'un grand rire
Et de rouler, dodelinant
De la tête...Pas de délire...
Dormir:un besoin lancinant .

Les Sardes n'étaient pas en reste !
La moto faisait des zigzag.
Un qui n'aurait pas fait la sieste
Aurait cru que c'était un gag.

Un dieu nous suivait à la trace,
Sans doute,Eros, ce bon garçon;
Si c'est l'amour qui nous harasse
Il nous tient ferme en nos arçons.

Nous tînmes donc sur notre selle.
Le meilleur des dieux nous mena
Chez une bonne dame;icelle
C'était Madame Gavina.

Vieille de peau mais le coeur jeune,
Elle nous fit un bon repas;
Elle ignorait ce qu'est le jeûne,
Nous n'avions pas besoin d'appas.

Une chambre fraîche et discrète
 Nous accueillit dans un grand lit !
 O Sardaigne, belle et secrète,
 Qu'est-ce qu'on va faire à Bali ?

Vite faite notre valise,
 Le jour qu'il fallut s'en aller,
 A part notre unique chemise
 Nous n'avions guère à remballer

Nous nous sommes, merci Madame,
 Complus beaucoup à Sassari.
 Si bien que quand nous vous quittâmes
 Vous et nous étions tous marris.

-Le bandit corse

Porto-Torrès, nouveau départ.
 Un tout petit arrêt en Corse.
 Personne après tout ne nous force
 A renoncer à tout écart.

Nous campons seuls sur un îlot
 Qu'il faut gagner presque à la nage
 On met la tente sur la plage
 Où doucement chante le flot.

Voilà qu'au milieu de la nuit
 Quelqu'un s'attaque à notre toile...
 Nous sommes seuls sous les étoiles:
 Qui peut nous chercher des ennuis ?

C'est le moment, bien malgré moi
 De faire montre de courage:
 Si quelqu'un veut nous faire outrage,
 Je l'affronte !.. (.Non sans émoi...)

La Corse est pleine de bandits
 (On dit toujours des "bandits corses")
 Je sors, bombant mon maigre torse,
 La bouteille que je brandis.

Le "bandit" n'était qu'un mulet:
 Sur la tente, il léchait l'eau douce...
 Pour un peu j'aurais mis les pouces
 Devant ce bon mulet si laid !

J'aime les bêtes, de toujours
 Mais aux mulets, ces braves bêtes,
 Je fais tout spécialement fête
 Avec un primordial amour.

Nous en avons, depuis, bien ri !
 Il n'empêche, glorieux mâle,
 J'étais, à mes yeux, assez pâle:
 Le lion qu'effraie une souris !

Nous arrivons à Nice à point;
 ("Victoire", dit le dictionnaire.)
 Nous revenions à l'ordinaire,
 De notre histoire seuls témoins.

C'était le chemin du retour...
Nous n'étions pas pris de folie
Mais contre la mélancolie
Nous n'avions que de vains recours...

Des Anglais juste assassinés ...
Tous les journaux parlent du crime...
Près de Lurs nous campons sans frime
Mais tout de même un rien gênés.

Le lendemain...ressuscités
Nous faisons halte dans Brignolles.
Au restaurant, dépense folle:
Saucisses, frites, crudités!

Nous n'avons presque plus le sou...
Allons, tant pis si les fonds baissent,
On se paie une bouillabaisse
A Marseille,- où tout est absous.

Alès...Bien propre et bon marché,
L'hôtel est notre providence.
Ultime et grave confidence;
Nous n'allons jamais nous lâcher.

Aimer nous semblait suffisant.
Nous étions pauvres d'exigences:
La pauvreté fut notre chance,
On put le voir au fil des ans.

**Paris...Se voir,s'aimer,rêver...
Je te conduisis à la gare,
Je rentrai seul comme on s'égare...
Mais je savais te retrouver.**

A Monsieur de Rome

Monsieur, vous qui faites des saints
 (On dit plus de mille ...) à la pelle,
 Pour Gagi, pourtant beau modèle,
 Evitez-nous pareil dessein!

Faudrait-il vous faire un dessin?
 Elle était simple et naturelle,
 Epouse sensible et fidèle,
 Un vrai miracle d'esprit sain !

De grâce ,évittez-lui le pire:
 Même avec le parti d'en rire,
 Elle en aurait quelque souci .

Vous pouvez m'en croire, ma femme
 Etait dans son corps et son âme,
 Bien plus que sainte ! ...Dieu merci !

*

S.V.P. Post scriptum *

Donnez suite à votre dessein .
 Vous ne risquez pas d'anathème,
 D'emblée inscrivez-vous vous-même,
 Modeste, au grand Livre des saints.

* à Jo ce qui est à Jo.

Prix Goncourt

On court pour des besoins divers,
L'argent, l'orgueil, la vaine gloire,
Les Prix de Printemps et d'Hiver
Qu'on dit "littéraires" ...La foire!

La réussite est un revers
Quand une sujétion notoire
A pu faire applaudir des vers
Qui sont sans coeur et sans mémoire.

Je fais des vers comme je pense
Dont j'ai l'unique récompense
De te les offrir, mon amour .

T'aimer sera ma seule quête,
Je n'ai que cette idée en tête
Pouvoir te le dire toujours,

*

C'est une bien plus belle fête
Que d'obtenir un prix Goncourt

A jamais nécessaires

Il n'était rien,-d'abord,de lui-même,incompris;
Il n'était rien,- c'est qu'il ne s'aimait pas lui-même !
Ses rêves, ses refus, ses questions,ses problèmes
Étaient tels que,pour lui, tous les jours étaient gris...

Elle était tout,- étoile innocente et sans prix.
Elle avait le visage et l'allure qu'on aime,
La chaleur du regard sage sans anathème...
Elle était tout ! ...D'où vient qu' il ne fut pas surpris

Quand ils se sont trouvés, par miracle, elle et lui!
L'aurore aux doigts de rose a dissipé la nuit...
Et fut toute leur vie, un prodige ordinaire...

Gagi,tu resteras sans pareille à mes yeux,
Notre bonheur,sans faire appel au merveilleux,
Fut d'être,l'un à l'autre, à jamais nécessaires.

Pour Claude et Jean D.

Rêver

Certains m'accuseront de trop manquer d'entrain
Qui sans doute jamais n'ont connu la tendresse.
Il faut, penseront-ils, étouffer sa détresse
Pour à nouveau revivre et taire le chagrin...

Peut-être qu'il faudrait apprendre à mettre un frein
A l'atroce affliction qui soudain vous agresse...
Peut être faudrait-il souffrir comme on caresse
Et, son deuil, le cacher sous un bonheur d'emprunt!

Ils sont heureux, ceux-là, dont plus dure est l'écorce,
Qui d'un heureux passé, savent faire une force
Et retrouver la joie en leur fidélité.

Je ne le puis. Pour moi la douleur est trop forte
Et me prend le besoin, o mon épouse morte,
De rêver, même en vain, quelque immortalité

Quand les matins ne chantent plus

Quand, arrivé au bout du chemin, on se retourne sur le passé, peut-on, -même si l'on pense avoir vécu pleinement-, ne pas se sentir frustré?

Non de ce qu'on n'a pas reçu mais de qu'on n'a pas donné.

La vraie vie est un incessant commencement. Nous passons beaucoup de temps à "exister" c'est-à-dire à sortir de l'anonymat, de l'ombre, du rang... et pas assez à vivre ! L'instant va durer, la vie est éternelle, pensons-nous distraitement. Le passé est intégré et l'avenir même est dans le présent. Le train-train est agréable ou on le fait doucement dérailler sans ruptures. L'oubli ou l'inattention ou l'espoir chasse les fautes et les chagrins.

Les regrets, peut-être les remords, viendront plus tard. Trop tard.

C'est quand l'absence pèse, que la présence a le plus de sens et de prix. Quand tu rentrais d'une visite à Paris, j'avais préparé le repas et nous déjeunions avec autant d'allégresse et d'appétit que lorsque nous étions assis sur un tronc à déguster notre unique saucisson, au premier jour de notre départ en moto pour Rome.

Gagi, toujours la même : à vingt ans comme à quinze; à soixante comme à vingt ! La même grâce.

Pourtant que d'occasions perdues ! Perpétuelle distraction, comme l'affirmait Kafka ? Non, mais le sacré trop souvent refoulé par l'habitude...

A franchement parler, je ne crois pas cependant que nous avons succombé à l'accoutumance. La fidélité, c'est peut-être ça : non pas la conservation plus ou moins dévote et consciente d'une image ancienne mais la découverte d'un visage toujours nouveau. La tendresse sans nostalgie; la chair avant l'icône. La tendresse.

Pourtant, je me le reproche, je n'ai pas été assez perspicace, assez clairvoyant, assez "reconnaisant". Si belle avec toi pour compagne, ma vie ne fut-elle alors que "cet aperçu" qu'avouait Proust?

Ce que je raconte n'est pas de l'histoire, trop limitée et délimitée. La vie peut sembler s'écrire sur une nouvelle page; elle reste dans un chapitre ancien où s'insèrent, heureux ou malheureux, quelques nouveaux paragraphes.

Dans le présent, il y a toujours un passé qui respire ou qui suffoque. Pas seulement du fait de notre histoire personnelle: on peut renoncer à un héritage matériel mais nul ne se déshérite du sang de ses proches ou lointains ancêtres, Imprégnation non pas irréversible mais têtue.

Il n'est pas facile d'y séparer les motivations intimes et les contextes extérieurs. Quel regard soudain plus perspicace, quel propos lucide ou impertinent, quelle pénible rupture, quelle grâce radieuse, quelle communion inimaginable, quelle réflexion et quel réflexe, quelle adhésion et quel refus pouvaient bien bien être à l'origine de notre fortuite rencontre? De quel lointain passé nous viennent les silences, les mots, les gestes qui ennoblissent ou dégradent? Il faut s'y faire, l'âme est un jeu d'ombre et de lumière...

Non, ce n'est pas de l'histoire, trop précise pour être parfaite. C'est un poème, - bien plus près de la réalité. Une réalité qui n'est pas seulement ce qui apparaît, mais ce qu'on pressent, ce qu'on imagine et ce qu'on rêve faute de pouvoir l'exprimer. Ce n'est ni une illusion ni un mensonge mais un en-deçà et un au-delà... Comment dire? Ce que j'aimais en toi, - ce que je continue d'aimer; c'était évidemment ce que je voyais dans ce que tu étais, voulais et pouvais être...

Me revient la définition célèbre que nous essayions en vain de bien comprendre en classe de philo "La poésie traite des choses telles qu'elles auraient pu se produire et non telles qu'elles se sont réellement produites" Révérence gardée pour l'illustre péripatéticien le "réellement" est approximatif, au moins dans l'amour; là tout est "réel" de ce qu'on sait intime et qui n'a pas toujours besoin d'apparaître au grand jour.

Certes, -pour paraphraser Héraclite-, au même endroit, au même moment, à deux, on ne se baigne jamais dans le même fleuve. L'important, pour un couple, n'est pas d'être identique, avec les mêmes sentiments, les mêmes sensations, dans le même instant. L'essentiel, si l'on veut jouer avec les mots, est dans l'existential, dans la complémentarité, chacun avec ses dons particuliers mais partagés, ses salubres différences et son rêve heureusement irréalisable. Selon l'expression désormais fameuse, "l'un est l'autre", tout en demeurant lui-même.

Ce qui est fascinant chez l'être aimé, c'est l'indicible. Avec des silences et des contemplations qui valent tous les épanchements du monde.

C'est seulement alors que la vie, c'est plus qu'un aperçu. Une plénitude...

Arrive le jour où cette poésie n'est qu'un souvenir.

Le poème n'est alors qu'une aumône, mais sans prix.

-Qu'on se fait à soi-même.

Pour que les matins continuent de chanter, ..

Même tout bas...

-Et qu'on offre ,

quand les matins ne chantent plus,

à d'autres qui peut-être n'ont jamais rien connu de vraiment lyrique...

Le taillandier

Il paraît que le jour se lève..
La nuit pour moi n'en finit pas
Il en est, ce dit-on, qui rêvent
Et savent où mener leurs pas.

Moi, je ne connais plus d'aurore.
Restes de chair, d'os et de peau,
Fraîche, la hache saigne encore
Après de ma vie en morceaux.

En allant le long du rivage,
Ouvrez les yeux sur le sentier;
J'ai laissé de ma chair en gage;
J'y allais quand j'étais entier.

Dans ses yeux une flamme bouge:
C'est qu'il a le bras tout puissant,
Le taillandier aux ongles rouges
Heureux dès qu'il verse le sang...

Je le devine qui s'approche,
Je le vois venir sans émoi.
Il n'est rien d'autre qu'un fantoche
Puisqu'il ne reste rien de moi .

Envoi

Pour toi j'aurais aimé devenir un poète
Reconnu...Je ne fus rien qu'un poète...
Pour toi,j'aurais voulu devoir risquer ma tête...
Je n'eus pas cet heureux loisir d'être un héros .

Je ne fus ni passeur, ni penseur,ni prophète...
On a parfois le coeur plus grand que le cerveau.
Je n'aurai pu t'offrir que de modestes fêtes
Bien mal accommodé de mes humbles travaux...

... Est passé l'âge où sont encor permis les rêves..
Chaque soir me redit combien la vie est brève:
Depuis que tu n'es plus,je suis fragile et vieux!

Maintenant qu'est enfui le temps qui fut le nôtre,
Je voudrais tant avoir pu devenir un autre:
Tu méritais vraiment,Gagi,tellement mieux !

*

"Ce sont là,me dis-tu, des regrets inutiles:
Un poète,quand même il y trouve agrément,
Se passe,sans orgueil,fort bien,de compliments:
Nous les aurions trouvés, en souriant,futiles ...

"Tes vers étaient l'écho d'une sûre tendresse.
Ta poésie,où je trouvais si grand émoi,
Je le savais, heureuse et fière, *c'était moi...*
Et,pudiques, les mots étaient toute caresse."

"J'aimais, tu le sais bien,j'aimais te voir écrire,
Allègre,silencieux,sans pose mais constant:
L'amour que ne peut pas briser même le temps,
Va, ne regrette pas d'avoir voulu le dire"

Plouhinec, le 10 Janvier 2005

La fin du jour.....	1
Ceux qu'on a aimés vraiment.....	7
Nul ne comprendra.....	8
Nos mains.....	9
C'est moi.....	12
Réalité.....	14
Le bonheur d'avoir été.....	15
La vieillesse.....	16
Nativité *	17
Au monde.....	18
Exils.....	24
Princes charmants.....	26
Retour à l'enfance.....	27
Alterna carmina.....	33
Que de maîtres!.....	34
Pensées noires.....	35
Ce siècle avait deux ans.....	36
La meilleure moitié.....	39
Ecrire.....	40
Tout-Puissant?.....	42
Croire ?.....	43
Anniversaire.....	47
Jardinage.....	48
Toute une éternité.....	51
Supplique.....	52
Restes-y.....	57
Athée?.....	59
Cimetière.....	61
Ensemble encore.....	62
Les matins qui chantaient.....	63
Au-delà des songes.....	67
Toussaint?.....	71
Les matins qui chantaient.....	76

Merci!.....	80
Les matins qui chantaient.....	83
Heureux!.....	90
Novembre.....	92
.c.Le "sacrement du silence"	93
Le temple intérieur.....	96
A tout jamais.....	98
Les matins qui chantaient.....	99
A Monsieur de Rome.....	106
Prix Goncourt.....	107
A jamais nécessaires.....	108
Rêver.....	109
Quand les matins ne chantent plus	II0
Letaillandier.....	II3
Envoi.....	II4

Du même auteur

Chez René Julliard

"Il n'y aura qu'un visage"
sous le pseudonyme d'Alain Jansen

A la Pensée universelle

"Partis-pris"

Aux Anneaux d'Or

Les beaux jours

Le Jardin Anglais

De très anciens soleils

Dites-moi qu'elle est vivante

Un si beau voyage

Gagi

Est-il un dieu dans ce jardin?

Le temps d'aimer

Une si brève éternité

Passé simple

Mon beau navire, ma mémoire

Quatrième de couverture

Les Anneaux d'Or

12 Euros